



НАРОДНА УКРАЇНСЬКА АКАДЕМІЯ

**TESTAMENT
et les autres nouvelles**

Збірник текстів та завдань з французької мови
для самостійної роботи студентів 3–4 курсу,
які навчаються за напрямом підготовки 6.020303 – Філологія

Видавництво НУА

НАРОДНА УКРАЇНСЬКА АКАДЕМІЯ

TESTAMENT
et les autres nouvelles

Збірник текстів та завдань з французької мови
для самостійної роботи студентів 3–4 курсу,
які навчаються за напрямом підготовки 6.020303 – Філологія

Харків
Видавництво НУА
2015

УДК 811.133.1 (075.8)
ББК 81.471.1–923.2
Т36

*Затверджено на засіданні кафедри
германської та романської філології
Народної української академії.
Протокол № 4 від 02.11.2015*

У п о р я д н и к *С. В. Смолянкіна*
Р е ц е н з е н т *канд. пед. наук. Т.Ф. Бочарникова*

Т36 **Testament et les autres nouvelles** : зб. текстів та завдань з
фр. мови для самост. роботи студентів 3–4 курсу, які навчаються
за напрямом підгот. 6.020303 – Філологія / Нар. укр. акад., [каф.
герман. та роман. філол. ; упоряд. С. В. Смолянкіна]. – Харків :
Вид-во НУА, 2015. – 64 с.

Збірник містить новели видатного французького
письменника Андре Моруа, вправи для самостійної та
індивідуальної роботи.

УДК 811.133.1 (075.8)
ББК 81.471.1–923.2

© Народна українська академія, 2015

SOMMAIRE

BIOGRAPHIE.....	4
LE COUCOU	6
LE TESTAMENT	9
LA PELERINE.....	13
LA CARTE POSTALE.....	15
LA CATHEDRALE.....	17
LE RETOUR DU PRISONNIER.....	19
THANATOS PALACE HOTEL.....	22
BONSOIR, CHERIE	33
TU ES UNE GRANDE ARTISTE.....	41
LA RENTREE.....	50
FLEURS DE SAISON	53
CITATIONS	62



ANDRÉ MAUROIS (1885–1967)

BIOGRAPHIE

André Maurois (de son nom d'origine *Emile Salomon Wilhelm Herzog*) est l'un de ces écrivains du vingtième siècle les plus injustement oubliés. Romancier fécond, biographe incomparable, essayiste dans les domaines les plus divers, son œuvre a enchanté nombre de lecteurs de 1920 à 1960. Né en Normandie comme son maître le philosophe Alain, il appartient à une famille d'industriels qui ont quitté l'Alsace après la guerre de 1870. Il fut longtemps chef d'industrie lui-même avant de se consacrer exclusivement à la littérature, le succès venu. Son talent multiforme s'exerce dans tous les genres, peignant avec humour les mœurs anglaises observées alors qu'il était officier de liaison pendant la première guerre mondiale (*Les silences du colonel Bramble; Les discours du Docteur O'Grady*). Il s'adonne aussi à des affabulations fantastiques, qui en font un des premiers auteurs de science fiction français dans *Le peseur d'âmes; La machine à lire les pensées*. Romancier, il analyse avec brio et subtilité les méandres du cœur humain: *Le cercle de famille; L'instinct du bonheur*; et surtout *Climats*, ce dernier ouvrage ayant assuré sa célébrité.

La réputation de Maurois est également fondée sur d'éclatantes biographies. Celles-ci, très nombreuses, sont des œuvres harmonieusement construites qui font revivre les scènes les plus marquantes de chaque existence. L'art exquis et le style limpide s'illustrent par le scrupule de l'enquête et la nouveauté de la documentation. Citons: *A la recherche de Marcel Proust; Lélia ou la vie de George Sand*, mais aussi *Chateaubriand* et *Tourgueniev* etc...

Maurois s'intéressait peu aux questions sociales. Il ne pensait pas à changer le monde. Mais vrai humaniste, il aimait l'humanité et il aspirait à changer les hommes en les rendant meilleurs, purs et compatissants aux malheurs d'autrui. Il plaidait la cause des pauvres gens et estimait que c'est à la littérature qu'incombe la tâche d'orienter ses lecteurs vers des valeurs authentiques: «Nos meilleurs lecteurs, ce sont de pauvres gens qui peinent, qui aiment, qui sont déçus et qui cherchent à comprendre. Ils ne viennent pas aux livres pour admirer une technique; ils y

cherchent des valeurs; ils lui demandent des forces nouvelles pour continuer le combat.»

Profond psychologue, ses traités très lisibles ont aidé bien des lecteurs dans leur vie quotidienne: *Discours sur le commandement; Magiciens et logiciens; Au commencement était l'action; Un art de vivre*: un livre éblouissant dans lequel il analyse l'art d'aimer, l'art d'écrire, l'art de penser, l'art de travailler et procure de judicieux conseils à la jeunesse, comme à ceux qui s'en évadent.

Maurois est décidément un auteur à relire. Pour terminer, une citation, non de Maurois, mais du philosophe Alain, mise en exergue de *Climats*: «*Toujours nous voulons chercher l'éternel ailleurs qu'ici; toujours nous tournons le regard de l'esprit vers autre chose que la présente situation et la présente apparence; ou bien nous attendons de mourir comme si tout instant n'était pas mourir et revivre. A chaque instant une vie neuve nous est offerte. Aujourd'hui, maintenant, tout de suite, c'est notre seule prise.*»

LE COUCOU

Le général Bramble me pria de venir passer les fêtes de Noël à la campagne: «Je n'invite cette année que mon beau-frère, Lord Tullock, et ma belle-sœur; ce ne sera donc pas bien gai et je m'en excuse; mais si vous ne craignez ni la solitude, ni l'hiver anglais, nous serons heureux de vous recevoir et de parler du bon vieux temps».

Je savais que mes amis avaient eu, au cours de l'année, le chagrin de perdre une fille de dix-huit ans, qui s'était tuée en tombant de cheval pendant une chasse à courre. Je les plaignais; je souhaitais les voir; j'acceptai.

Lord et Lady Tullock m'effrayaient un peu, mais dès que je les connus, je fus heureux de leur présence. Le Général Bramble peut rester pendant trois heures au coin du feu en fumant sa pipe, sans dire un seul mot. Mrs. Bramble brode ou travaille, elle aussi en silence. Lord Tullock est un bavard agréable; il a été ambassadeur en de nombreux pays et, chose étonnante, semble les avoir vus; sa femme est d'une laideur pleine de grâce et aussi pauvrement habillée qu'il convient.

Le visage de Mrs. Bramble était sillonné par les larmes, mais elle ne me parla pas de son deuil. Le premier soir seulement, quand je montai me coucher, elle s'arrêta un instant devant la chambre qui précédait la mienne, me dit: «C'était *sa* chambre», et détourna la tête.

La veille de Noël, nous passâmes la soirée dans la bibliothèque; un feu de bûches brûlait très haut dans la cheminée; la vaste pièce n'était éclairée que par des bougies; au clair de lune, on apercevait, à travers les petits carreaux qu'encadraient des lames de plomb, le jardin blanc sur lequel la neige descendait en vol plané. Le Général fumait sa pipe; Mrs. Bramble travaillait; Lord Tullock parla de la nuit de Noël:

– Il y a cinquante ans, dit-il, dans mon comté, beaucoup de vieux paysans croyaient encore que, pendant cette nuit, les animaux parlent comme les hommes. Je me souviens d'avoir entendu raconter par ma nurse l'histoire d'un valet de ferme qui, incrédule, s'était caché dans l'étable pour vérifier la légende. Au moment où sonna le premier coup de minuit, un des chevaux tourna la tête vers l'autre:

– Nous aurons du travail dans huit jours, dit-il.

– Oui, répondit l'autre, ce domestique est lourd.

– Il est lourd, reprit le premier, et la côte qui monte au cimetière est dure.

Huit jours plus tard, ce valet mourut.

– *Hough!* dit le Général. Est-ce que votre nourrice avait réellement connu cet homme?

– Très bien, c'était son frère, dit Lord Tullock...

Il resta quelque temps silencieux; je regardais les hautes flammes qui claquaient dans l'âtre, comme les drapeaux dans la tempête. Le Général ne bougeait pas. L'aiguille de Mrs. Bramble dessinait sur le canevas de longues pointes de couleurs vives.

– En Suède, reprit enfin Lord Tullock, j'ai souvent vu les paysans de Dalécarlie préparer le souper des revenants. Là, pendant la nuit de Noël, les morts reviennent dans les maisons où ils ont passé leur vie. Avant de se séparer, les gens de la ferme

allument un grand feu, des chandelles fraîches, mettent sur la table du linge bien blanc, essuient les chaises et laissent la place aux ombres. Le lendemain matin, on retrouve sur le sol un peu de terre; des verres ont été déplacés et une odeur étrange flotte dans l'air.

– *Hough!* dit doucement le Général...

Il me sembla que Lord Tullock manquait de tact. Je regardai Mrs. Bramble; elle paraissait paisible, mais je voulus changer le sujet de la conversation.

– Pour moi, dis-je, mon idée de la veille de Noël serait plutôt celle de Shakespeare, vous vous souvenez?

*And then, they say, no spirit dare stir abroad,
The nights are wholesome; then no complaints strike,
No fairy takes, nor witch has power to charm.*

– Nous savons, nous, que là-dessus Shakespeare a tort, dit avec un grand sérieux Lady Tullock... Edward, *dear*, voudriez-vous raconter notre aventure de Tullock Castle?

– Je serai très heureux de l'entendre, dis-je.

– *Well*, dit Lord Tullock, il y a exactement cinq ans, le soir de Noël 1920, comme j'avais un peu mal à la tête et qu'il faisait un beau froid sec, je voulus, vers minuit, faire quelques pas au grand air et je sortis de la maison. Devant la grille du parc, je pris la petite route qui est bordée par des haies assez hautes et qui, ce soir-là, était bien éclairée par une lune fort brillante et un ciel étoilé. Après avoir marché environ un demi-mille, j'aperçus de loin, sur le givre blanc, une trace noirâtre qui traversait la route. En approchant, je vis avec surprise que c'était du sang et, cherchant d'où venait ce mince ruisseau, je trouvai que la haie en cet endroit formait comme un angle rentrant et que, dans cet abri, un corps était couché, immobile. Je m'approchai, c'était un cadavre. Je revins à la maison en courant et j'appelai les domestiques. J'envoyai les uns prévenir la police, j'ordonnai aux autres de prendre des torches et de me suivre. Nous reprîmes la même route et nous marchâmes longtemps, trop longtemps me semblait-il, mais on ne voyait rien, et je cherchais en vain la trace sanglante. Enfin, après deux milles au moins, je dis: «C'est impossible; je n'avais certainement pas été aussi loin; nous avons dû dépasser l'endroit; revenons.» Nous revînmes. «Voyons», dis-je... «Il est pourtant facile de retrouver cet endroit; c'est le point où la haie forme un angle rentrant.» Aucun des domestiques ne se souvenait d'avoir vu le lieu que je décrivais. Nous suivîmes à nouveau la haie; aussi loin que nous pûmes aller, nous la trouvâmes parfaitement droite.

Lord Tullock s'arrêta un instant. Au dehors la neige tombait toujours, avec une implacable lenteur. On n'entendait que le léger crissement du fil de soie dans le canevas et les pétilllements du feu.

– Vous aviez eu une hallucination? demandai-je.

Le Général tourna la tête vers moi, mais resta silencieux.

– Je le crus longtemps, dit Lord Tullock, car j'interrogeai en vain la police, les passants, les voisins. Aucun crime n'avait été commis, cette nuit-là, sur la route de Tullock; aucun accident n'était arrivé... Quatre ans se passèrent et j'avais admis depuis longtemps que ce soir-là, un court moment de folie avait trouble mes sens,

quand je reçus d'un de nos amis, archéologue de profession, une lettre qui me fit grand plaisir: «Cher Lord Tullock», me disait-il, «ce matin au cours des recherches que je poursuis au British Muséum, j'ai découvert un fait curieux qui est évidemment lié à une étrange histoire que vous m'aviez contée la dernière fois que j'ai eu le plaisir de passer chez vous un week-end. Ayant à dépouiller pour mes recherches de vieux journaux de votre comté, j'ai lu que, le 24 décembre 1820, à six cents yards de Tullock Castle, Sir John Lacy, gentilhomme catholique qui se rendait seul à la messe de minuit, fut assailli par des bandits de grand chemin. Ces malfaiteurs s'étaient cachés pour guetter les passants derrière la haie qui, en ce temps-là, formait de place en place un angle rentrant. Ce fut là aussi qu'ils cachèrent le corps, après avoir dépouillé leur victime. A la suite de cette affaire, le Lord-Lieutenant du comté ordonna la suppression de ces angles. C'est depuis ce temps que la haie qui borde la route est droite.»

– J'aurais voulu, dit Lady Tullock, que vous puissiez voir la joie d'Edward quand il me lut cette lettre.

– Cela se comprend, dit gravement le Général.

– Oui, dit Mrs. Bramble avec sympathie, cela se comprend.

Je les regardai tous avec étonnement.

– Pourquoi? dis-je... Vous croyez que le mort était revenu là pour le centenaire de son assassinat?

– Est-ce que vous ne le croyez pas? demanda Lord Tullock, inquiet.

Le Général et Mrs. Bramble me regardaient d'un air si réprobateur que je me tus. Alors je songeai que sans doute les histoires d'animaux parlants et le repas des revenants trouvaient, elles aussi, un abri dans ces âmes accueillantes. Je me levai et demandai la permission d'aller me coucher.

* * *

Dans ma chambre brûlait un grand feu de sapin. L'air était chargé d'une fumée transparente. On devinait au dehors, sur les fenêtres, l'ouate molle de la neige. Quand ma bougie fut éteinte, des flammes dansantes animèrent seules un brouillard tiède et lumineux. J'avais si chaud que je ne pouvais dormir. Je pensais à d'étranges histoires. Bientôt, dans la chambre voisine, un coucou sonna minuit. J'étais fatigué, un peu nerveux, mais en même temps il me semblait que cette insomnie était agréable; c'était un peu comme si une présence mystérieuse, impalpable, avait apporté dans ma chambre un air d'intimité et de tendresse. J'entendis le coucou sonner toutes les heures jusqu'à l'aube, où je m'endormis enfin.

Quand je descendis le lendemain matin pour le *breakfast*, un peu en retard, Mrs. Bramble, qui était déjà devant la table chargée de haddock, de porridge, de marmelade, dans la grande salle à manger aux panneaux de chêne brut, me demanda comment j'avais passé la nuit.

– Pour être tout à fait franc, dis-je, j'ai peu dormi. Mais cela n'était pas désagréable et le coucou m'a tenu compagnie.

– Comment? dit le Général brusquement, vous avez entendu un coucou? Vous comprenez, Edith? dit-il avec force en se tournant vers sa femme.

– Mais... oui, dis-je, surpris pas le ton sur lequel il avait prononcé cette, la plus longue que j’eusse jamais entendue sortir de sa bouche.

Alors je vis que Mrs. Bramble me regardait avec une attention émue, les yeux pleins de larmes.

– Je dois vous expliquer, dit-elle... Dans la chambre voisine de la vôtre, il y a en effet un coucou. Ma fille, qui l’avait reçu en présent alors qu’elle était tout enfant, avait continué à l’aimer beaucoup et le remontait elle-même chaque soir. Depuis la mort de notre chérie, personne n’a plus touché à son coucou; personne n’y touchera plus jamais, de sorte que nous le croyions désormais éternellement silencieux, mais hier soir, voyez-vous, cher Monsieur, hier soir, c’était la nuit de Noël...

DEVOIR:

1. Présentez les personnages de la nouvelle. Faites leurs portraits.
2. Quelle impression gardez-vous de cette nouvelle? Et pourquoi?
3. Croyez-vous aux miracles surtout la veille de Noël?
4. Faites la liste de mots pour décrire la nature d’hiver.
5. Cette nouvelle est-elle vraiment mystérieuse? Argumentez votre réponse.
6. Faites le résumé de la part de différents personnages principaux de la nouvelle.
7. Traduisez et apprenez par cœur le lexique de la nouvelle, faites-le entrer dans les phrases:

angle rentrant (m)	guetter
assaillir	haie (f)
âtre (m)	impalpable
broder	implacable
chandelle (f)	incrédule
chasse (f) à courre	insomnie (f)
chêne brut (f)	lame de plomb (f)
crissement (m)	pétitement (m)
dépouiller	réprobateur
deuil (m)	revenant (m)
être sillonné par	tiède
fil de soie (m)	torche (f)
givre blanc (m)	valet (m)

LE TESTAMENT

Le Château de Chardeuil ayant été acheté par un industriel que la maladie et la vieillesse contraignaient à chercher une retraite campagnarde, tout le Périgord ne parla bientôt plus que du luxe et du goût avec lesquels cette maison avait été restaurée. Les jardins surtout, disait-on, étaient admirables. Un architecte et paysagiste, venu de Paris, avaient barré la vallée de la Loue pour créer un lac artificiel, et fait de Chardeuil un second Versailles.

Les beaux jardins sont rares en cette province rustique et pauvre où la plupart des châtelains imitent les Saviniac qui font de leur parc un potager. Les parterres de

Chardeuil soulevèrent jusqu'à Brive, jusqu'à Périgueux et même jusqu'à Bordeaux une intense curiosité. Pourtant, lorsque après un an de travaux les nouveaux propriétaires vinrent habiter le pays, les visiteurs furent moins nombreux que l'on aurait pu s'y attendre. Le Périgord n'accueille les nouveaux venus qu'à bon escient et nul ne savait qui était cette Mme Bernin.

Elle semblait avoir à peine trente-cinq ans, alors que son mari en portait au moins soixante-cinq. Elle était assez belle, et, jusque dans cette solitude, changeait de robe trois fois par jour. Cela ne paraissait pas naturel et d'abord les châteaux pensèrent qu'elle était, non la femme de Bernin, mais sa maîtresse. Quand Mme de la Guichardie, souveraine sociale de cette région, et qui, bien qu'elle vécût en province depuis la guerre, connaissait à merveille son Paris, affirma que Mme Bernin était bien Mme Bernin et qu'elle descendait d'une modeste, mais décente famille bourgeoise, les châteaux acceptèrent cette version, car nul, sur un tel sujet, n'eût osé contredire une femme puissante et bien informée. Cependant beaucoup de familles continuèrent à professer en secret une doctrine hérétique et à penser que, si Mme Bernin s'appelait bien Mme Bernin, elle n'était pourtant qu'une maîtresse épousée sur le tard.

Gaston et Valentine Romilly, voisins les plus proches des Bernin puisque, de la colline de Preyssac, on aperçoit les tours de Chardeuil, estimèrent qu'ils avaient moins que personne le droit de se montrer sévères et, puisque les Bernin avaient mis des cartes à Preyssac et que Mme de La Guichardie leur donnait toute licence d'être polis, ils décidèrent de rendre la visite.

Ils furent d'autant mieux reçus qu'ils étaient parmi les premiers visiteurs. Non seulement les nouveaux châtelains les retinrent jusqu'à l'heure du thé, mais ils offrirent aux Romilly de leur faire visiter la maison, les jardins, les communs. Gaston et Valentine Romilly sentirent que ces deux êtres commençaient à souffrir de posséder tant de perfection sans pouvoir la communiquer.

Bernin gardait, de sa royauté de chef d'usine, un ton assez autoritaire et l'habitude d'affirmer de façon tranchante ses opinions sur les sujets les moins connus de lui, mais il semblait brave homme. Valentine fut touchée par la tendresse qu'il montrait pour sa femme, petite blonde, grasse, douce et gaie.

Mais Mme Romilly fut choquée quand, pendant la visite du premier étage, ayant loué la surprenante transformation en un temps si court de cette maison, admiré les salles de bains qui s'étaient nichées dans l'épaisseur des vieux murs et les ascenseurs logés dans les tourelles, elle s'entendit répondre par Mme Bernin :

– Oui, Adolphe a tenu à ce que tout fût parfait... Pour le moment, bien sûr, Chardeuil n'est pour nous qu'une maison de campagne, mais Adolphe sait que c'est ici que je compte vivre après sa mort, le plus tard possible, bien entendu et il veut que j'y sois aussi confortable que dans une maison de ville... Vous savez peut-être qu'il a, d'un premier mariage, plusieurs enfants?... Aussi a-t-il pris ses précautions; Chardeuil a été mis à mon nom et m'appartient entièrement.

Dans un pré voisin de la maison, les bâtiments d'une ancienne ferme avaient été transformés en écuries. Gaston admira la beauté des chevaux, la tenue parfaite des harnais, les palefreniers impeccables.

– Les chevaux sont mon plus grand plaisir, dit Mme Bernin avec animation. Papa, qui avait fait son service dans les cuirassiers, mettait ses enfants en selle dès le berceau.

Elle flatta de la main une croupe brillante, puis soupira:

– Évidemment, dit-elle, ce sera une grande dépense que d'entretenir cette cavalerie... Mais Adolphe y a pensé; dans le testament, il est prévu qu'une fondation spéciale s'occupera, dans le parc de Chardeuil, de l'amélioration de la race chevaline... Ce sera tout à fait hors part, n'est-ce pas, Adolphe? Et de cette manière, vous comprenez, j'échapperai, sur ce chapitre, aux impôts.

Les jardins n'étaient pas encore achevés, mais déjà l'on pouvait deviner le dessin général des parterres. De belles statues marquaient les points vers lesquels l'architecte souhaitait diriger les regards. Au milieu d'un long bassin rectangulaire, sur une île artificielle en ciment armé, des ouvriers dressaient des colonnes romantiques. Les promeneurs suivirent une longue allée de châtaigniers. Elle débouchait sur un groupe de maisonnettes, bâties dans le style des fermes périgourdines et couvertes de vieilles tuiles.

– Je ne connaissais pas ce village, dit Valentine.

– Ce n'est pas un village, dit Mme Bernin en riant, ce sont les communs. C'est Adolphe qui a eu l'idée de les bâtir ainsi, par maisons séparées... Et vous allez voir comme c'est ingénieux, à mon point de vue, pour l'avenir: nous avons quelques couples de domestiques dévoués que je tiens à garder, même quand je serai seule... Eh bien, Adolphe léguera à chacun d'eux la maison qu'il occupe, avec une clause annulant ce legs s'il quitte mon service... De cette façon, non seulement ils sont liés à moi, mais ils se trouvent en partie payés sans que j'aie un sou à déboursier... C'est une merveilleuse garantie pour moi... Et c'est hors part, naturellement... Ses enfants ne peuvent rien dire.

– Croyez-vous, Madame? Est-ce légal? demanda Gaston Romilly.

– Ah! Monsieur, vous ne connaissez pas Adolphe... Il a cherché une rédaction convenable, avec son homme d'affaires, pendant des heures. Vous ne pouvez pas imaginer combien il est plein d'attentions, avec son air d'ours... N'est-ce pas, Adolphe?

Elle passa son bras sous celui du vieillard, qui grogna tendrement. Cette promenade fut longue, car on ne fit grâce aux visiteurs ni de la ferme, ni de la laiterie modèle, ni du poulailler aux espèces rares où des centaines de poules merveilleusement blanches gloussaient. Quand enfin les Romilly se retrouvèrent seuls dans leur voiture, Valentine parla:

– Eh bien? demanda-t-elle. Que dis-tu de ces gens-là?

– Bernin me plaît, dit Gaston, il est bourru, trop content de lui, mais je le crois authentiquement bon... Elle est assez bizarre.

– Bizarre? dit Valentine... Je la trouve effrayante... Le testament par-ci... Le testament par-là... «Quand je serai seule. Le plus tard possible»... Cette conversation tenue devant un malheureux sur tout ce qui se passera au moment de sa mort!... Vraiment c'était pénible... je ne savais que dire.

– Ils restèrent assez longtemps silencieux tandis que la voiture longeait les prés brumeux et les peupliers de la vallée. Gaston, qui conduisait, surveillait la route encombrée d'enfants sortant des écoles. Enfin il dit:

– Tout de même... C'est assez raisonnable, cet ensemble de précautions qu'il a prises pour que sa femme fût parfaitement tranquille après sa mort... En l'écoutant, je pensais à nous... J'ai eu tort de ne pas faire de testament; je vais m'en occuper.

– Quelle idée, chérie!... Elle me fait horreur!... D'abord c'est moi qui mourrai la première.

– Pourquoi? Tu n'en sais rien. Tu es plus jeune que moi. Tu n'as aucune maladie... Moi, au contraire...

– Tais-toi... Tu es un malade imaginaire... Tu te portes à merveille et d'ailleurs, si tu mourais, je ne voudrais pas te survivre... Que serait ma vie sans toi? Je me tuerais.

– Comment peux-tu dire de telles folies, Valentine? C'est absurde. Tu sais très bien que l'on ne meurt pas d'un deuil, si douloureux soit-il... Et puis tu n'as pas que moi au monde; il y a Colette, son mari... Il y a tes petits-enfants.

– Colette a fait sa vie... Elle n'a plus besoin de nous...

– Justement... C'est une raison pour que je prenne, moi, des précautions en ta faveur.

De nouveau ils se turent parce que la voiture traversait un banc de brume 10 plus épais, puis Valentine reprit, à voix très basse:

– Il est certain que, si le malheur voulait que je te survive de quelques mois, je serais plus tranquille si j'avais... oh! pas un testament... cela me paraîtrait de mauvais augure... non... Un simple papier spécifiant que Preyssac et ses terres devront, en tout cas, rester en ma possession jusqu'à ma mort.

Notre gendre est très gentil, mais c'est un Saviniac... Il tient de son père... Il aime la terre... Il serait très capable de vouloir arrondir les siennes à mes dépens et de m'envoyer vivre dans une petite maison, n'importe où... Cela me serait douloureux...

– Il ne faut pas que cela soit possible, dit Gaston, un peu sombre... Je suis tout prêt à signer tous les papiers que tu voudras et même à te laisser Preyssac par testament.. Seulement est-ce légal? Je veux dire: est-ce que la valeur de Preyssac n'est pas plus grande que celle de ta part?

– Un peu, mais c'est facile à régler, dit Valentine, quand tu voudras.

– Comment? dit-il. Tu as déjà posé la question à Maître Passaga?

– Oh! par hasard, dit Valentine.

DEVOIR:

1. Parlez de la famille de Bernin.
2. Parlez de la famille de Romilly.
3. Comparez les deux familles. Qu'ont-elles de commun et de différent?
4. Etudiez une description détaillée du château restauré. Faites la liste de mots correspondants.
5. Quel personnage vous plaît/ déplaît-il? Argumentez votre réponse.
6. Traduisez et apprenez par cœur le lexique de la nouvelle, faites-le entrer dans les phrases:

augure (f)
châtelain (m)
ciment (m) armé
clause (f)
contraindre
décent,-e
dépens (m, pl)
ê. bourru
ê. épousé sur le tard

glousser
harnais (m)
impeccable
legs (m)
léguer
palefrenier (m)
peuplier (m)
professer
rustique
tuile (f)

LA PELERINE

Connaissez-vous, demanda-t-il, le charmant poète autrichien Riesenthal?

– Je ne l’avais, dis-je, rencontré qu’une seule fois, et déjà je l’aimais mieux que bien des hommes que j’ai connus toute ma vie... Peu de temps après cette brève rencontre, j’ai appris sa mort, avec tristesse, mais sans surprise, car il avait à peine l’air d’un vivant... Depuis, bien souvent, en voyageant dans de différents pays, en France, en Allemagne, en Italie, partout j’ai rencontré des amis de Riesenthal...

– Je suis content de ce que vous me dites, répondit-il, car j’étais un ami de Riesenthal. Comme vous, je l’avais vu pendant une heure et n’avais pas pu l’oublier. Il y a trois ans, traversant mon pays, il se souvint de moi, m’écrivit et s’arrêta chez moi pour un jour.

C’était au début de l’automne et déjà l’air était frais. Riesenthal, maladif et fragile, souffrait de n’avoir pas apporté de vêtements chauds.

– Pourriez-vous, me dit-il en souriant, me prêter un pardessus?

J’allais chercher une pèlerine brune que j’avais l’habitude de porter pour la chasse, pendant l’hiver. Riesenthal, amusé, me montra qu’il pouvait s’y envelopper deux fois et, ainsi roulé dans ma pèlerine, il se promena avec moi sous les arbres.

Ce jour-là, ma maison, mon jardin, les feuilles rougissantes, les hautes montagnes qui nous entouraient et le soir, le feu de bois dans ma cheminée, lui plurent tant qu’il décida de rester un jour de plus...

Ainsi, il resta deux semaines pendant lesquelles il vécut roulé dans ma pèlerine. Enfin, il partit, me laissant, souvenir de ces jours, un poème... Quelques mois plus tard, j’appris sa mort.

L’automne suivant, je reçus une autre visite, celle de l’écrivain français dont j’aime le style et que je connaissais alors très peu. Lui aussi s’était arrêté dans ma petite ville pour un seul jour. Après le repas, nous nous promenâmes sous les arbres jaunissants. Il se plaignit de l’humidité et j’allais lui chercher la pèlerine de Riesenthal.

C’est un fait assez étrange, mais dès qu’il eut ce vêtement sur les épaules, mon hôte sembla transformé. Il devint confidentiel, presque tendre. Enfin, quand la nuit tomba, une amitié était nouée et, comme jadis Riesenthal, ce visiteur d’automne, venu pour un jour, passa chez moi deux semaines.

Après cela, vous imaginez que la pèlerine brune devint pour moi un objet très cher auquel j'associais, sans beaucoup y croire, un pouvoir symbolique et bienfaisant.

Au cours de l'hiver qui suit, je devins amoureux d'une belle Viennoise, Ingeborg de Dietriche. Elle gagnait sa vie en travaillant chez un éditeur. Je lui offris de m'épouser, mais elle était fanatique d'indépendance et elle me dit qu'elle ne pouvait pas supporter l'idée de se lier par un mariage.

Au printemps, Ingeborg consentit à me rendre visite dans ma maison de Wienerwald. Le premier soir, nous sortîmes dans le jardin et je lui dis: *«Voulez-vous me faire un grand plaisir? Permettez-moi, au lieu de votre manteau, de placer sur vos épaules cette pèlerine... Je sais que vous n'êtes pas sentimentale... Ce désir doit vous paraître absurde..., mais je vous prie»*.

Elle rit, et tout en se moquant de moi avec beaucoup de grâce, elle consentit. Il se tut parce que, dans la brume du soir, au fond de l'allée une forme charmante glissait vers nous, enveloppée d'une pèlerine brune. *«Vous connaissez ma femme?»*, dit-il.

DEVOIR:

1. Avez-vous bien compris le texte? Choisissez des variantes correctes.

1) Le poète autrichien Riesenthal...

- avait une très bonne renommée en Europe;
- était peu connu en France et personne ne le connaissait;
- avait beaucoup d'amis dans plusieurs pays de l'Europe;
- n'était connu que dans son pays.

2) André Maurois...

- n'a jamais entendu parler du poète Riesenthal;
- connaissait le poète depuis longtemps et était son meilleur ami;
- bien qu'il l'ait vu une seule fois ne pouvait pas l'oublier;
- l'a vu une fois mais l'aimait mieux que bien des hommes qu'il avait connus toute sa vie.

3) André Maurois...

- était fort surpris quand il a appris la mort de Riesenthal;
- ne savait pas que le poète était déjà mort;
- a appris sa mort avec tristesse mais sans surprise, car la santé du poète était fragile;
- était sûr que Riesenthal voyageait en France, en Allemagne et en Italie.

4) Le poète...

- a été invité chez l'ami d'André Maurois (Monsieur N.) à passer une semaine dans sa maison dans les montagnes;
- s'est souvenu de N. et a demandé la permission de passer une journée chez lui;
- voyageait dans le pays et a décidé de s'arrêter chez N. pour un jour;
- est arrivé chez l'ami de Maurois pour passer deux semaines dans sa maison.

5) C'était déjà l'automne et...

- il pleuvait tout le temps;
- il faisait frais;

– il faisait frais et Riesenthal regrettait qu’il n’ait pas apporté de vêtements chauds;

– il faisait chaud pour cette saison et le poète regrettait qu’il ait apporté tant de vêtements chauds.

6) Riesenthal souffrait du froid mais après avoir mis la pèlerine de N.,...

– le poète a décidé de partir le lendemain matin;

– a changé de projets pour son voyage et a voulu rester deux semaines chez N.;

– s’est senti tout à coup beaucoup mieux et a décidé de rester encore une journée;

– il a senti qu’il aimait ce pays, ces montagnes, le feu dans la cheminée et qu’il a pris la décision de rester un jour de plus.

7) L’écrivain français X., venu chez N. l’année suivante...

– a tout de suite enchanté le maître de la maison et celui-ci lui a offert sa pèlerine brune en signe d’amitié;

– connaissait l’histoire de la pèlerine et a demandé de la lui apporter;

– s’est plaint de l’humidité et N. lui a apporté sa pèlerine, mais rien n’a changé

– dès qu’il a mis la pèlerine, il s’est transformé.

8) La pèlerine...

– était magique et transformait les gens;

– avait un pouvoir mystérieux et bienfaisant;

– n’avait aucun pouvoir symbolique et n’a joué aucun rôle dans la vie des personnages;

– était un objet très cher, avait un pouvoir symbolique, mais personne n’y croyait.

2. L’auteur associe à la pèlerine «un pouvoir symbolique et bienfaisant.» Développez cette idée.

3. Traduisez et apprenez par cœur les mots de la nouvelle, faites-les entrer dans les phrases:

ravissant,-e

lisse

brume (f)

amer, amère

imprécis

nouer l’amitié

frileux

ruiné

étouffe (f)

scrupule (m)

LA CARTE POSTALE

– J’avais quatre ans, dit Nathalie, quand ma mère quitta mon père pour épouser ce bel Allemand. J’aimais beaucoup papa, mais il était faible et résigné; il n’insista pas pour me garder à Moscou. Bientôt, contre mon gré, j’admirai mon beau-père. Il montrait pour moi de l’affection. Je refusais de l’appeler Père; on finit par convenir que je le nommerais Heinrich, comme faisait ma mère.

Nous restâmes trois années à Leipzig, puis maman dut revenir à Moscou pour arranger quelques affaires. Elle appela mon père au téléphone, eut avec lui une conversation assez cordiale et lui promit de m’envoyer passer une journée chez lui.

J'étais émue, d'abord de le revoir, et aussi de retrouver cette maison où j'avais tant joué et dont je gardais un merveilleux souvenir.

Je ne fus pas déçue. Le suisse devant la porte, la grande cour pleine de neige ressemblaient aux images de ma mémoire... Quant à mon père, il avait fait des efforts immenses pour que cette journée fût parfaite. Il avait acheté des jouets neufs, commandé un merveilleux déjeuner et préparé pour la nuit tombante un petit feu d'artifice dans le jardin.

Papa était un homme très bon, mais d'une maladresse infinie. Tout ce qu'il avait organisé avec tant d'amour échoua. Les jouets neufs ne firent qu'aviver mes regrets de jouets anciens que je réclamai et qu'il ne put retrouver. Le beau déjeuner, mal préparé par des domestiques que ne surveillait plus aucune femme, me rendit malade. Une des fusées du feu d'artifice tomba sur le toit, dans la cheminée de mon ancienne chambre et mit le feu à un tapis. Pour éteindre ce commencement d'incendie, toute la maison dut faire la chaîne avec des seaux et mon père se brilla une main, de sorte que ce jour qu'il avait voulu si gai me laissa le souvenir de flammes terrifiantes et de l'odeur triste des pansements.

Quand le soir ma Fräulein vint me rechercher, elle me trouva en larmes. J'étais bien jeune, mais je sentais avec force les nuances de sentiments. Je savais que mon père m'aimait, qu'il avait fait de son mieux et qu'il n'avait pas réussi. Je le plaignais et, en même temps, j'avais un peu honte de lui. Je voulais lui cacher ces idées, j'essayais de sourire et je pleurais.

Au moment du départ, il me dit que c'était l'usage en Russie de donner à ses amis, pour Noël, des cartes ornées, qu'il en avait acheté une pour moi et qu'il espérait qu'elle me plairait. Quand je pense aujourd'hui à cette carte, je sais qu'elle était affreuse. En ce temps-là j'aimai, je crois, cette neige pailletée faite de borate de soude, ces étoiles rouges collées derrière un transparent bleu de nuit et ce traîneau qui, mobile sur une charnière de carton, semblait galoper hors de la carte. Je remerciai papa, je l'embrassai et nous nous séparâmes. Depuis il y a eu la Révolution et je ne l'ai jamais revu.

Ma Fräulein me ramena jusqu'à l'hôtel où étaient ma mère et mon beau-père. Ils s'habillaient pour dîner chez des amis. Maman, en robe blanche, portait un grand collier de diamants. Heinrich était en habit. Ils me demandèrent si je m'étais amusée. Je dis sur un ton de défi que j'avais passé une journée admirable et je décrivis le feu d'artifice sans dire un mot de l'incendie. Puis, sans doute comme preuve de la magnificence de mon papa, je fis voir ma carte postale.

Ma mère la prit et, tout de suite, éclata de rire:

– Mon Dieu! dit-elle. Ce pauvre Pierre n'a pas changé... Quelle pièce pour le musée des Horreurs!

Heinrich, qui me regardait, se pencha vers elle, le visage fâché:

– Allons, dit-il à voix basse, allons... Pas devant cette petite.

Il prit la carte des mains de ma mère, admira en souriant les paillettes de neige, fit jouer le traîneau sur sa charnière et dit:

– C'est la plus belle carte que j'ai jamais vue; il faudra la garder avec soin.

J'avais sept ans, mais je savais qu'il mentait, qu'il jugeait comme maman cette carte affreuse, qu'ils avaient raison tous deux et que Heinrich voulait, par pitié, protéger mon pauvre papa.

Je déchirai la carte et c'est depuis ce jour que j'ai détesté mon beau-père.

DEVOIR:

1. Parlez des parents de Nathalie.
2. Faites le récit de la vie de Nathalie avant et après la séparation de ses parents.
3. Quel rôle a joué cette carte dans la vie de la fillette?
4. Traduisez et apprenez par cœur les mots de la nouvelle, faites-les entrer dans les phrases:

affreux	magnificence (f)
aviver	neige (f) pailletée
borate de soude	pansement (m)
contre son gré	résigné
être déçu	suisse (m)
être ému	terrifiant,-e
incendie (f)	ton (m) de défi

LA CATHEDRALE

En 18... un étudiant s'arrêta, rue Saint-Honoré, devant la vitrine d'un marchand de tableaux. Dans cette vitrine était exposée une toile de Manet: la Cathédrale de Chartres. Manet n'était alors admiré que par quelques amateurs, mais le passant avait le goût juste; la beauté de cette peinture l'enchanta. Plusieurs jours il revint pour la voir. Enfin il osa entrer et en demander le prix.

Ma foi, dit le marchand, elle est ici depuis longtemps. Pour deux mille francs, je vous la céderai.

L'étudiant ne possédait pas cette somme, mais il appartenait à une famille provinciale qui n'était pas sans fortune. Un de ses oncles, quand il était parti pour Paris, lui avait dit: «Je sais ce qu'est la vie d'un jeune homme. En cas de besoin urgent, écris-moi.» Il demanda au marchand de ne pas vendre la toile avant huit jours et il écrivit à son oncle.

Ce jeune homme avait à Paris une maîtresse qui, mariée avec un homme plus âgé qu'elle, s'ennuyait. Elle était un peu vulgaire, assez sotte et fort jolie. Le soir du jour où l'étudiant avait demandé le prix de la Cathédrale, cette femme lui dit:

– J'attends demain la visite d'une amie de pension qui arrive de Toulon pour me voir. Mon mari n'a pas le temps de sortir avec nous; je compte sur vous. L'amie arriva le lendemain. Elle était elle-même accompagnée d'une autre. L'étudiant dut, pendant plusieurs jours, promener ces trois femmes dans Paris. Comme il payait repas, fiacres et spectacles, assez vite, son mois y passa. Il emprunta de l'argent à un camarade et commençait à être inquiet quand il reçut une lettre de son oncle. Elle contenait deux mille francs. Ce fut un grand soulagement. Il paya ses dettes et fit un

cadeau à sa maîtresse. Un collectionneur acheta la Cathédrale et, beaucoup plus tard, légua ses tableaux au Louvre. Maintenant l'étudiant est devenu un vieil et célèbre écrivain. Son cœur est resté jeune. Il s'arrête encore, tout ému, devant un paysage ou devant une femme. Souvent dans la rue, en sortant de chez lui, il rencontre une dame âgée qui habite la maison voisine. Cette dame est son ancienne maîtresse. Son visage est déformé par la graisse; ses yeux, qui furent beaux, soulignés par des poches; sa lèvre surmontée de poils gris. Elle marche avec difficulté et ton imagine ses jambes molles. L'écrivain la salue mais ne s'arrête pas, car il la sait méchante et il lui déplaît de penser qu'il l'ait aimée. Quelquefois il entre au Louvre et monte jusqu'à la salle où est exposée la Cathédrale. Il la regarde longtemps, et soupire.

DEVOIR:

1. Dégagez les situations dans lesquelles figure le personnage principal, situez-les dans le temps et dans l'espace. Précisez ce que chacune d'elles ajoute au portrait du personnage.
2. Etudiez la structure de la nouvelle. Que représentent ses deux parties?
3. Faites le portrait du personnage principal. Quel choix a-t-il fait dans sa vie?

LE RETOUR DU PRISONNIER

Cette histoire est une histoire vraie. Elle s'est passée en 1945, dans un village de France que nous appellerons Chardeuil, bien que ce ne soit pas son nom réel, que nous ne pouvons donner, pour des raisons évidentes. Elle commence dans un train qui ramène d'Allemagne des prisonniers français. Ils sont douze dans un compartiment de dix, affreusement serrés, épuisés de fatigue, mais excités et heureux parce qu'ils savent qu'enfin, après cinq ans d'absence, ils vont revoir leur pays, leur maison, leur famille.

Pour presque tous, l'image qui, pendant ce voyage, domine leur pensée, c'est celle d'une femme. Tous pensent à elle avec amour, avec espoir, quelques-uns avec anxiété. La retrouveront-ils semblable, fidèle? Qui aura-t-elle vu, qu'aura-t-elle fait pendant cette longue solitude? La reprise de la vie en commun sera-t-elle possible? Ceux qui ont des enfants sont les moins inquiets. Leur femme a dû surtout s'occuper de ceux-ci et leur présence, leur gaieté rendront faciles les premiers jours.

Dans un coin du compartiment est assis un homme grand, maigre, dont le visage passionné, les yeux brillants de fièvre sont plus espagnols que français. Il se nomme Renaud Leymarie et il est originaire de Chardeuil, en Périgord. Tandis que le train roule dans la nuit et que, de temps à autre, le sifflet de la machine se détache sur la basse monotone des roues, il parle avec son voisin:

- Tu es marié, toi, Saturnin?
- Bien sur que je suis marié... Deux ans avant la guerre, deux gosses... Elle s'appelle Marthe; tu veux la voir?

Saturnin, petit homme gai, visage balafre, tire de sa poche intérieure un portefeuille usé, graisseux, et montre fièrement une photographie déchirée:

- Elle est rudement bien, dit Leymarie. Et tu n'es pas inquiet de ce retour?
- Inquiet?... Je suis fou de joie. Pourquoi inquiet?

– Parce qu'elle est jolie, parce qu'elle était seule, parce qu'il y a tant d'autres hommes...

– Tu me fais rire! Il n'y a jamais eu d'autres hommes pour Marthe... On a toujours été heureux ensemble... Et si je te montrais les lettres qu'elle m'écrit depuis cinq ans...

– Oh! Les lettres! Ça ne prouve rien... Moi aussi, j'ai reçu de belles lettres... Et pourtant. Je suis inquiet.

– T'es pas sûr de ta femme?

– Si... Du moins je l'étais... peut-être plus que personne... Nous, on était mariés depuis six ans et il n'y avait jamais eu un nuage.

– Alors?

– C'est une question de nature, mon vieux... Je suis de ceux qui ne peuvent jamais croire au bonheur. Toujours je me suis dit qu'Hélène était trop bien pour moi, trop belle, trop intelligente... C'est une femme qui est instruite, qui sait tout faire... Elle touche à un chiffon; ça devient une robe... Elle meuble une petite maison de paysans; ça devient le Paradis... Alors je me dis que, pendant la guerre, il y a beaucoup de réfugiés chez nous et, parmi eux, des types bien mieux que moi... Peut-être aussi des étrangers, des Alliés... La plus jolie femme du village leur a certainement tiré l'œil.

– Et puis après? Si elle t'aime...

– Oui, mon vieux, mais te représentes-tu ce que c'est que d'être seule, cinq ans?... C'est pas son pays, Chardeuil, c'est le mien. Elle n'y a pas de famille. Alors la tentation a dû être forte.

– Tu me fais rire, que je te dis! Tu as l'esprit mal fait... Et puis, suppose même qu'il y ait eu quelque chose... Qu'est-ce que ça fait, si elle l'a oublié? Si c'est toi seul qui comptes?... Tiens, moi, vois-tu on me dirait que Marthe... Eh bien! je répondrais: «Pas un mot de plus!.. Elle est ma femme; c'était la guerre; elle était seule; maintenant c'est la paix... On repart à zéro.»

– Je ne suis pas comme ça, dit Leymarie. Si j'apprenais, au retour, qu'il y a eu la moindre chose...

– Qu'est-ce que tu ferais? Tu la tuerais? T'es tout de même pas cinglé?..

– Non, je ne lui ferais rien. Pas même un reproche. Mais je disparaîtrais. J'irais vivre ailleurs sous un faux nom. Je lui laisserais l'argent, la maison... J'ai besoin de rien, j'ai un métier... Je me referais une vie... C'est peut-être idiot, mais je suis comme ça; tout ou rien...

La locomotive siffla; des aiguilles ferrailèrent; on entra dans une gare. Les deux hommes se turent.

Le maire de Chardeuil était l'instituteur du village. C'était un brave homme, paternel et prudent. Quand il reçut du Ministère, un matin, l'avis annonçant le retour, pour le vingt août, de Renaud Leymarie, qui faisait partie d'un convoi dirigé sur le Sud-Ouest, il décida d'aller lui-même prévenir la femme. Il la trouva qui travaillait à son jardin; c'était le plus charmant du village, avec ses rosiers grimpants des deux côtés de la porte.

– Je sais bien, madame Leymarie, que vous n’êtes pas de ces femmes qu’il faut avertir du retour de leur mari, pour leur épargner une surprise dangereuse... Non, et même, si vous me permettez de le dire, votre conduite, votre réserve ont fait ici l’admiration de tout le monde... Même les commères qui ne sont généralement pas tendres pour les autres femmes, n’ont rien trouvé à dire sur vous.

– On trouve toujours quelque chose, monsieur le maire, dit-elle en souriant.

– Je l’aurais cru, madame, je l’aurais cru... Mais vous les avez toutes désarmées... Non, la raison pour laquelle je vous préviens, c’est d’abord pour voir votre joie... et je vous assure qu’elle m’a fait plaisir, et aussi parce que vous voudrez, je pense, lui préparer un beau retour... Vous êtes comme nous tous, vous ne mangez pas bien tous les jours, mais pour une occasion comme ça...

– Vous avez eu mille fois raison, monsieur le maire. Je vais faire à Renaud un beau retour.. Vous dites le vingt? A quelle heure pensez-vous qu’il soit là?

– Le Ministère dit: «Le convoi quittera Paris à vingt-trois heures.» Ces trains-là marchent lentement... Il faut qu’il descende à la gare de Thiviers, ce qui lui fait encore quatre kilomètres à pied. Il pourrait être ici, au plutôt, vers midi.

– Je vous assure qu’il aura un déjeuner soigné, monsieur le maire... et je suis certaine que vous comprendrez que je ne vous invite pas à le partager... Mais je vous suis bien reconnaissante de votre visite.

– Tout le monde à Chardeuil vous aime, madame Leymarie... Vous n’êtes pas d’ici, c’est vrai, mais on vous a adoptée.

Le vingt au matin, Hélène Leymarie se leva à six heures. Elle n’avait pas dormi. La veille, elle avait fait la toilette de toute la maison, lavé les carrelages, fait briller les planchers. remplacé par des rubans frais ceux, défraîchis, qui retenaient les rideaux des fenêtres. Puis elle était allée chez Martial, le coiffeur de Chardeuil, se faire onduler et elle avait dormi avec un filet pour que ses cheveux fussent bien en plis au matin. Elle avait passé la revue de son linge et choisi avec amour celui de soie, qu’elle n’avait jamais porté pendant sa longue solitude. Quelle robe mettrait-elle? Celle qu’il préférerait jadis était une robe bleue et blanche à rayure pékinée. Mais elle l’avait essayée et avait constaté avec détresse que la ceinture flottait sur son corps amaigri par les restrictions. Non, elle mettrait une robe noire quelle s’était taillée elle-même et qu’elle égayerait par un col et une ceinture de couleur.

Avant de préparer le déjeuner, elle se rappela tout ce qu’il aimait... Dans cette France de 1945, tant de choses manquaient... Un dessert au chocolat?... Oui, c’était ce qu’il préférerait, mais il n’y avait pas de chocolat... Heureusement, elle possédait quelques œufs frais grâce à sa petite basse-cour et il disait toujours qu’elle faisait les omelettes mieux que personne... Il aimait la viande rouge, les pommes frites, mais le boucher de Chardeuil avait fermé boutique depuis deux jours... Elle avait un poulet, tué l’avant-veille; elle le fit rôtir. Puis comme une voisine affirmait que dans la petite ville la plus proche, un épicier vendait du chocolat «sous le comptoir» elle décida d’aller en chercher.

«En partant à huit heures, je peux être rentrée à neuf... Je préparerai tout avant de partir, de sorte qu’au retour, je n’aurai plus qu’à m’occuper de la cuisine.»

Bien que très émue, elle était merveilleusement gaie. Il faisait si beau. Jamais le soleil matinal, sur la vallée; n'avait été plus brillant. En chantant, elle commença de mettre le couvert: «La nappe à carreaux rouges et blancs... Elle a été celle de notre premier repas pris en ménage...

Les assiettes roses dont les images l'amusaient... Une bouteille de mousseux... et surtout des fleurs... Il aimait tant les fleurs sur la table, et il disait que je les arrangeais mieux que personne.»

Elle composa un bouquet tricolore: marguerites blanches, coquelicots, bleuets, avec quelques épis d'avoine. Puis, avant de quitter la maison, appuyée sur sa bicyclette, elle regarda longuement, par la fenêtre ouverte, la petite salle. Oui, vraiment, tout semblait parfait. Après tant de malheurs, Renaud serait surpris sans doute de retrouver sa maison et sa femme peu changées... Par la fenêtre, elle se voyait dans le grand miroir. Un peu trop maigre, peut-être, mais si blanche, si jeune, et si évidemment amoureuse... Elle se sentait fondre de bonheur.

«Allons! se dit-elle, il faut y aller... Quelle heure? Déjà neuf heures. Seigneur!... Tout cela m'a pris plus de temps que je ne pensais... Mais le maire a dit que le convoi arriverait vers midi... Je serai là bien avant.»

La petite maison des Leymarie était isolée et se trouvait tout au bout du village, de sorte que personne ne vit un soldat maigre, aux yeux ardents, se glisser dans le jardin. Il resta là un instant; ébloui par la lumière et le bonheur, enivré par la beauté des fleurs, écoutant le murmure des abeilles. Puis il appela doucement:

– Hélène!

Personne ne répondit. Il appela plusieurs fois:

– Hélène!.. Hélène!..

Effrayé par le silence, il s'approcha et, par la fenêtre, il vit la table préparée pour deux, les fleurs, la bouteille de mousseux. Il eut comme un coup au cœur et dut s'appuyer au mur: «Dieu!» pensa-t-il... «Elle ne vit pas seule!»

Quand Hélène revint, une heure plus tard, une voisine lui dit:

– Je l'ai vu, vot' Renaud; il courait sur la route; j'ai appelé, mais il s'est point seulement retourné.

– Il courait?.. Mais dans quelle direction?

Vers Thiviers.

Elle bondit chez le maire, qui ne savait rien.

– J'ai peur, monsieur le maire... J'ai grand-peur... Renaud, avec son air dur, est un homme jaloux, sensible... Il a vu deux couverts... Il n'a pas dû comprendre que c'était lui que j'attendais... Il faut le retrouver tout de suite, monsieur le maire... Il faut... Il serait capable de ne plus revenir... Et je l'aime tant!

Le maire envoya un cycliste à la gare de Thiviers, alerta les gendarmes, mais Leymarie (Renaud) avait disparu. Hélène resta toute la nuit près de la table où les fleurs, par la grande chaleur se fanaient déjà. Elle ne mangea rien.

Un jour passa, puis une semaine, puis un mois.

Il y a maintenant plus de deux ans depuis ce jour tragique et elle n'a jamais entendu parler de son mari. J'écris cette histoire dans l'espoir qu'il la lira, et reviendra.

DEVOIR:

1. Faites les portraits des personnages principaux, Hélène Leymarie et Renaud? Comparez ces deux personnages.
2. Relevez les paroles de Renaud Leymarie qui pourraient expliquer sa décision.
3. Prouvez par les exemples du texte pourquoi Hélène mérite l'admiration de tout le village.
4. Racontez en détail les préparatifs d'Hélène et le retour-même de Renaud.
5. Racontez cette histoire de la part d'Hélène.
6. Continuez cette histoire. Présentez une ou deux versions possibles.

THANATOS PALACE HOTEL

- Combien, *Steel?* demanda Jean Monnier.
- 59 1/4, répondit une des douze dactylographes.

Les cliquetis de leurs machines esquissaient un rythme de jazz. Par la fenêtre, on apercevait les immeubles géants de Manhattan. Les téléphones ronflaient et les rubans de papier, en se déroulant, emplissaient le bureau, avec une incroyable rapidité, de leurs sinistres serpentins couverts de lettres et de chiffres.

- Combien, *Steel?* dit encore Jean Monnier.
- 59, répondit Gertrude Owen.

Elle s'arrêta un instant pour regarder le jeune Français. Prostré dans un fauteuil, la tête dans les mains, il semblait anéanti.

«Encore un qui a joué», pensa-t-elle. «Tant pis pour lui! ... Et tant pis pour Fanny... »

Car Jean Monnier, attaché au bureau de New York de la Banque Holmann, avait épousé, deux ans plutôt, sa secrétaire américaine.

- Combien, *Kennecott?* dit encore Jean Monnier.
- 28, répondit Gertrude Owen.

Une voix, derrière la porte, cria. Harry Cooper entra. Jean Monnier se leva.

- Quelle séance! dit Harry Cooper. Vingt pour cent de baisse sur toute la cote...

Et il se trouve encore des imbéciles pour dire que ceci n'est pas une crise!

- C'est une crise, dit Jean Monnier, et il sortit.
- Celui-là est touché, dit Harry Cooper.

– Oui, dit Gertrude Owen. Il a joué sa chemise. Fanny me l'a dit. Elle va le quitter ce soir.

- Qu'est-ce qu'on y peut? dit Harry Cooper. C'est la crise.

* * *

Les belles portes de bronze de l'ascenseur glissèrent.

- *Down*, dit Jean Monnier.
- Combien, *Steel?* demanda le garçon de l'ascenseur.
- 59, dit Jean Monnier.

Il avait acheté à 112. Perte: cinquante-trois dollars par titre. Et ses autres achats ne valaient pas mieux. Toute la petite fortune jadis gagnée dans l'Arizona avait été versée pour marge de ces opérations. Fanny n'avait jamais eu un cent. C'était fini. Quand il fut dans la rue, se hâtant vers son train, il essaya d'imaginer l'avenir. Recommencer?

Si Fanny montrait du courage, ce n'était pas impossible. Il se souvint de ses premières luttes, des troupeaux gardent dans le désert, de sa rapide ascension. Après tout, il avait à peine trente ans. Mais il savait que Fanny serait impitoyable.

Elle le fut.

Lorsque le lendemain matin, Jean Monnier se réveilla seul, il se sentit sans courage. Malgré la sécheresse de Fanny, il l'avait aimée. La négresse lui servit sa tranche de melon, sa bouillie de céréales, et demanda de l'argent.

– Où la maîtresse, *Mister*?

– En voyage.

Il donna quinze dollars, puis fit sa caisse. Il lui restait un peu moins de six cents dollars. C'était de quoi vivre deux mois trois peut-être... Ensuite? il regarda par la fenêtre. Presque chaque jour, depuis une semaine, on lisait dans les journaux des récits de suicides. Banquiers, commis, spéculateurs préféraient la mort à une bataille déjà perdue. Une chute de vingt étages? Combien de secondes? Trois? Quatre? Puis cet écrasement... Mais si le choc ne tuait pas? Il imagina des souffrances atroces, des membres brisés, des chairs anéanties. Il soupira, puis, un journal sous le bras, alla déjeuner au restaurant et s'étonne de trouver encore bon goût à des crêpes arrosées de sirop d'érable.

* * *

– «*Thanatos Palace Hôtel, New Mexico...*» Qui m'écrit de cette adresse bizarre?

Il y avait aussi une lettre de Harry Cooper, qu'il lut la première. Le patron demandait pourquoi il n'avait pas reparu au bureau. Son compte était débiteur de huit cent quatre-vingt-treize dollars (\$893)... Que comptait-il faire à ce sujet?... Question cruelle, ou naïve. Mais la naïveté n'était pas l'un des vices de Harry Cooper.

L'autre lettre. Au-dessous de trois cyprès gravés, on lisait:

THANATOS PALACE HOTEL

Directeur: Henry Børstecher

Cher Mr. Monnier!

«Si nous nous adressons à vous aujourd'hui, ce n'est pas au hasard, mais parce que nous possédons sur vous des renseignements qui nous permettent d'espérer que nos services pourront vous être utiles.

Vous n'êtes certainement pas sans avoir remarqué que, dans la vie de l'homme le plus courageux, peuvent surgir des circonstances si complètement hostiles que la lutte devient impossible et que l'idée de la mort apparaît alors comme une délivrance.

Fermer les yeux, s'endormir, ne plus se réveiller, ne plus entendre les questions, les reproches... Beaucoup d'entre nous ont fait ce rêve, formule ce vœu...

Pourtant hors quelques cas très rares, les hommes n'osent pas s'affranchir de leurs maux, et on le comprend lorsqu'on observe ceux d'entre eux qui ont essayé de le faire. Car la plupart des suicides sont d'affreux échecs. Tel qui a voulu se tirer une balle dans le crâne n'a réussi qu'à se couper le nerf optique et à se rendre aveugle.

Tel autre qui a cru s'endormir et s'empoisonner au moyen de quelque composé barbiturique, s'est trompé de dose et se réveille, trois jours plus tard, le cerveau liquéfié, la mémoire abolie, les membres paralysés. Le suicide est un art qui n'admet ni la médiocrité, ni l'amateurisme, et qui pourtant par sa nature même, ne permet pas d'acquérir une expérience.

Cette expérience, cher Mr. Monnier, si, comme nous le croyons, le problème vous intéresse, nous sommes prêts à vous l'apporter. Propriétaires d'un hôtel situé à la frontière des États-Unis et du Mexique, affranchis de tout contrôle gênant par le caractère désertique de la région, nous avons pensé que notre devoir était d'offrir à ceux de nos frères humains qui pour des raisons sérieuses, irréfutables, souhaiteraient quitter cette vie, les moyens de le faire sans souffrance et, oserions-nous presque écrire, sans danger.

Au Thanatos Palace Hôtel la mort vous atteindra dans votre sommeil et sous la forme la plus douce. Notre habileté technique, acquise au cours de quinze années de succès ininterrompus (nous avons reçu, l'an dernier, plus de deux mille clients), nous permet de garantir un dosage minutieux et des résultats immédiats. Ajoutons que, pour les visiteurs que tourmenteraient de légitimes scrupules religieux, nous supprimons, par une méthode ingénieuse, toute responsabilité morale.

Nous savons très bien que la plupart de nos clients disposent de peu d'argent, et que la fréquence des suicides est inversement proportionnelle aux soldes créditeurs des comptes en banque. Aussi nous sommes-nous efforcés, sans jamais sacrifier le confort, de ramener les prix du Thanatos au plus bas niveau possible. Il vous suffira de déposer, en arrivant trois cents dollars. Cette somme vous défraiera de toute dépense pendant votre séjour chez nous, séjour dont la durée doit demeurer pour vous inconnue, paiera les frais de l'opération, ceux des funérailles, et enfin l'entretien de la tombe. Pour des raisons évidentes, le service est compris dans ce forfait et aucun pourboire ne vous sera réclamé.

Il importe d'ajouter que le Thanatos est situé dans une région naturelle de grande beauté, qu'il possède quatre tennis, un golf de dix-huit trous et une piscine olympique. Sa clientèle étant composée de personnes des deux sexes, et qui appartiennent presque toutes à un milieu social raffiné, l'agrément social du séjour, rendu particulièrement piquant par l'étrangeté de la situation, est incomparable. Les voyageurs sont priés de descendre à la gare de Deeming, où l'autocar de l'hôtel viendra les chercher. Ils sont priés d'annoncer leur arrivée, par lettre ou câble, au moins deux jours à l'avance. Adresse télégraphique: THANATOS, CORONADO, NEW MEXICO».

Jean Monnier prit un jeu de cartes et les disposa pour une réussite que lui avait enseignée Fanny.

* * *

Le voyage fut très long. Pendant des heures, le train traversa des champs de coton où, émergeant d'une mousse blanche, travaillaient des nègres. Puis des alternances de sommeil et de lecture remplirent deux jours et deux nuits. Enfin le paysage devint rocheux, titanique et féérique. Le wagon roulait au fond d'un ravin, entre des rochers d'une prodigieuse hauteur. D'immenses bandes violettes, jaunes et rouges, rayaient transversalement les montagnes. A mi-hauteur flottait une longue écharpe de nuages. Dans les petites gares où s'arrêtait le train, on entrevoyait des Mexicains aux larges feutres, aux vestes de cuir brodé.

– Prochaine station: Deeming, dit à Jean Monnier le nègre du *Pullman*... Faire vos chaussures, Massa?

Le Français rangea ses livres et ferma ses valises. La simplicité de son dernier voyage l'étonnait. Il perçut le bruit d'un torrent. Les freins grincèrent. Le train stoppa.

– Thanatos, Sir? demanda le porteur indien qui -courait le long des wagons. Déjà cet homme avait, sur sa charrette, les bagages de deux jeunes filles blondes qui le suivaient.

«Est-il possible, pensa Jean Monnier, que ces filles charmantes viennent ici pour mourir?»

Elles aussi le regardaient, très graves, et murmuraient des mots qu'il n'entendait pas.

L'omnibus du Thanatos n'avait pas, comme on aurait pu le craindre, l'aspect d'un corbillard. Peint en bleu vif, capitonné bleu et orange, il brillait au soleil, parmi les voitures délabrées qui donnaient à cette cour, où juraient, des Espagnols et des Indiens, un aspect de foire à ferraille. Les rochers qui bordaient la voie étaient couverts de lichens qui enveloppaient la pierre d'un voile gris bleu. Plus haut brillaient les teintes vives des roches métalliques. Le chauffeur, qui portait un uniforme gris, était un gros homme aux yeux exorbités. Jean Monnier s'assit à côté de lui, par discrétion, et pour laisser seules ses compagnes; puis tandis que, par des tournants en épingle à cheveux, la voiture partait à l'assaut de la montagne, le Français essaya de faire parler son voisin:

– Il y a longtemps que vous êtes le chauffeur du Thanatos?

– Trois ans, grommela l'homme.

– Cela doit être une étrange place.

– Étrange? dit l'autre. Pourquoi étrange? Je conduis une voiture. Qu'y a-t-il là d'étrange?

– Les voyageurs que vous amenez redescendent-ils jamais?

– Pas souvent, dit homme avec un peu de gêne. Pas souvent... Mais cela arrive. J'en suis un exemple.

– Vous? Vraiment?... Vous étiez venu ici comme... client?

– Monsieur, dit le chauffeur, j'ai accepté ce métier pour ne plus parler de moi et ces tournants sont difficiles. Vous ne voulez tout de même pas que je vous tue, vous et ces deux jeunes filles?

– Évidemment non, dit Jean Monnier.

Puis il pensa que sa réponse était drôle et il sourit.

Deux heures plus tard, le chauffeur, sans un mot, lui montra du doigt, sur le plateau, la silhouette du Thanatos.

* * *

L'hôtel était bâti dans le style hispano-indien, très bas, avec des toits en terrasses et des murs rouges dont le ciment imitait assez grossièrement l'argile. Les chambres s'ouvraient au midi, sur des porches ensoleillés. Un portier italien accueillit les voyageurs. Son visage rasé évoqua tout de suite, pour Jean Monnier, un autre pays, les rues d'une grande ville, des boulevards fleuris.

– Où diable vous ai-je vu, demanda-t-il au portier tandis qu'un *page-boy* prenait sa valise.

– Au Ritz de Barcelone, Monsieur... Mon nom est Sarconi... J'ai quitté au moment de la révolution...

– De Barcelone au Nouveau-Mexique! Quel voyage!

– Oh! Monsieur, le rôle du concierge est le même partout... Seulement les papiers que je dois vous demander de remplir sont un peu plus compliqués ici qu'ailleurs... Monsieur m'excusera.

Les imprimés qui furent tendus aux trois arrivants, étaient en effet chargés de cases, de questions et de notes explicatives. Il était recommandé d'indiquer avec une grande précision la date et le lieu de naissance, les personnes à prévenir en cas d'accident:

«Prière de donner au moins deux adresses de parents ou d'amis, et surtout de recopier à la main, dans votre langue usuelle, la formule A' ci-dessous:

Je, soussigné, sain de corps et d'esprit, certifie que c'est volontairement que je renonce à la vie et décharge de toute responsabilité, en cas d'accident, la direction et le personnel du Thanatos Palace Hôtel...»

Assises l'une en face de l'autre à une table voisine, les deux jolies filles recopiaient avec soin la formule A' et Jean Monnier remarqua qu'elles avaient choisi le texte allemand.

* * *

Henry M. Børstecher, directeur, était un homme tranquille, aux lunettes d'or, très fier de son établissement.

– L'hôtel est à vous? demanda Jean Monnier.

– Non, Monsieur, l'hôtel appartient à une Société Anonyme, mais c'est moi qui en ai eu l'idée et qui en suis directeur à vie.

– Et comment n'avez-vous pas les plus graves ennuis avec les autorités locales?

– Des ennuis? dit Mr. Børstecher, surpris et choqué. Mais nous ne faisons rien, Monsieur, qui soit contraire à nos devoirs d'hôteliers. Nous donnons à nos clients ce qu'ils désirent, tout ce qu'ils désirent, rien de plus... D'ailleurs, Monsieur, il n'y a pas ici d'autorités locales.

Ce territoire est si mal délimité que nul ne sait exactement s'il fait partie du Mexique ou des Etats-Unis. Longtemps ce plateau a passé pour être inaccessible. Une légende voulait qu'une bande d'Indiens s'y fût réunie, il y a quelques centaines

d'années, pour mourir ensemble et pour échapper aux Européens, et les gens du pays prétendaient que les âmes de ces morts interdisaient l'accès de la montagne. C'est la raison pour laquelle nous avons pu acquérir le terrain pour un prix tout à fait raisonnable et y mener une existence indépendante.

– Et jamais les familles de vos clients ne vous poursuivent?

– Nous poursuivre! s'écria Mr. Børstecher, indigné, et pourquoi, grand Dieu? Devant quels tribunaux? Les familles de nos clients sont trop heureuses, Monsieur, de voir se dénouer sans publicité des affaires qui sont délicates et même, presque toujours, pénibles... Non, non, Monsieur, tout se passe ici gentiment, correctement, et nos clients sont pour nous des amis... Vous plairait-il de voir votre chambre?... Ce sera, si vous le voulez bien, le 118. Vous n'êtes pas superstitieux?

– Pas du tout, dit Jean Monnier. Mais j'ai été élevé religieusement et je vous avoue que l'idée d'un suicide me déplaît...

– Mais il n'est pas et ne sera pas question de suicide, Monsieur! dit Mr. Børstecher d'un ton si péremptoire que son interlocuteur n'insista pas. Sarconi, vous montrerez le 113 à M. Monnier. Pour les trois cents dollars, Monsieur, vous aurez l'obligeance de les verser en passant, au caissier dont le bureau est voisin du mien.

Ce fut en vain que, dans la chambre 113, qu'illuminait un admirable coucher de soleil, Jean Monnier chercha trace d'engins mortels.

* * *

– A quelle heure est le dîner?

– A huit heures trente, *Sir*, dit le valet.

– Faut-il s'habiller?

– La plupart des gentlemen le font, *Sir*.

– Bien! Je m'habillerai... préparez-moi une cravate noire et une chemise blanche.

Lorsqu'il descendit dans le hall, il ne vit en effet que femmes en robes décolletées, hommes en smoking. Mr. Børstecher vint au-devant de lui, officieux et déférent.

– Ah! Monsieur Monnier... Je vous cherchais... Puisque vous êtes seul, j'ai pensé que peut-être il vous serait agréable de partager votre table avec une de nos clientes, Mrs. Kirby-Shaw.

Monnier fit un geste d'ennui:

– Je ne suis pas venu ici, dit-il, pour mener une vie mondaine... Pourtant... Pouvez-vous me montrer cette dame sans me présenter?

– Certainement, monsieur Monnier... Mrs. Kirby-Shaw est la jeune femme en robe de crêpe-satin blanc qui est assise près du piano et feuillette un magazine...

Je ne crois pas que son aspect physique puisse déplaire... Loin de là... Et c'est une dame bien agréable, de bonnes manières, intelligente, artiste...

A coup sûr, Mrs. Kirby-Shaw était une très jolie femme. Des cheveux bruns, coiffés en petites boucles, tombaient en chignon bas jusqu'à la nuque et dégageaient un front haut et vigoureux. Les yeux étaient tendres, spirituels. Pourquoi diable un être aussi plaisant voulait-il mourir?

– Est-ce que Mrs. Kirby-Shaw...? Enfin cette dame est-elle une de vos clientes au même titre et pour les mêmes raisons que moi?

– Certainement, dit Mr. Børstecher, qui sembla charger cet adverbe d'un sens lourd. Cer-tai-ne-ment.

– Alors présentez-moi.

Quand le dîner, simple mais excellent et bien servi, se termina, Jean Monnier connaissait déjà au moins dans ses traits essentiels, la vie de Clara Kirby-Shaw. Mariée avec un homme riche, d'une grande bonté, mais qu'elle n'avait jamais aimé, elle l'avait quitté, six mois plutôt, pour suivre en Europe un jeune écrivain, séduisant et cynique, qu'elle avait rencontré à New-York. Ce garçon, qu'elle avait cru prêt à l'épouser dès qu'elle aurait obtenu son divorce, s'était montré, dès leur arrivée en Angleterre, décidé à se débarrasser d'elle le plus rapidement possible. Surprise et blessée par sa dureté, elle avait tenté de lui faire comprendre tout ce qu'elle avait abandonné pour lui, et l'affreuse situation où elle allait se trouver. Il avait beaucoup ri: «Clara, en vérité, lui avait-il dit, vous êtes une femme d'un autre temps!... Si je vous avais sue à ce point victorien, je vous aurais laissée à votre époux, à vos enfants... Il faut les rejoindre, ma chère... Vous êtes faite pour élever sagement une famille nombreuse».

Elle avait alors conçu un dernier espoir, celui d'amener son mari, Norman Kirby-Shaw, à la reprendre. Elle était certaine, que, si elle avait pu le revoir seul, elle l'eût aisément reconquis. Entouré de sa famille, de ses associés, qui avaient exercé sur lui une pression constante et hostile à Clara, Norman s'était montré inflexible. Après plusieurs tentatives humiliantes et vaines, elle avait, un matin, trouvé dans son courrier le prospectus du Thanatos et compris que là était la seule solution, immédiate et facile, de son douloureux problème.

– Et vous ne craignez pas la mort? avait demandé Jean Monnier.

– Si, bien sûr... Mais moins que je ne crains la vie...

– C'est une belle réplique, dit Jean Monnier.

– Je n'ai pas voulu qu'elle fût belle, dit Clara. Et maintenant, racontez-moi pourquoi vous êtes ici.

Quand elle eut entendu le récit de Jean Monnier, elle le blâma beaucoup.

– Mais c'est presque incroyable! dit-elle. Comment?... Vous voulez mourir parce que vos valeurs ont baissé?... Ne voyez-vous pas que dans un an, deux ans, trois ans ou plus, si vous avez le courage de vivre, vous aurez oublié, et peut-être réparé vos pertes?...

– Mes pertes ne sont qu'un prétexte. Elles ne seraient rien, en effet, s'il me restait quelque raison de vivre... Mais je vous ai dit aussi que ma femme m'a renié... Je n'ai, en France, aucune famille proche; je n'y ai laissé aucune amie... Et puis, pour être tout à fait sincère, j'avais déjà quitté mon pays à la suite d'une déception sentimentale... Pour qui lutterais-je maintenant?

– Mais pour vous-même... Pour les êtres qui vous aimeront... et que vous ne pouvez manquer de rencontrer... Parce que vous avez constaté, en des circonstances pénibles, l'indignité de quelques femmes, ne jugez pas injustement toutes les autres...

– Vous croyez vraiment qu’il existe des femmes... je veux dire des femmes que je puisse aimer... et qui soient capables d’accepter, au moins pendant quelques années, une vie de pauvreté, de combat...?

– J’en suis certaine, dit-elle. Il y a des femmes qui aiment la lutte et qui trouvent à la pauvreté je ne sais quel attrait romanesque... Moi, par exemple.

– Vous?

– Oh, je voulais seulement dire...

Elle s’arrêta, hésita, puis reprit:

– Je crois qu’il nous faudrait regagner le hall... Nous restons seuls dans la salle à manger et le maître d’hôtel rode autour de nous avec désespoir.

– Vous ne croyez pas, dit-il comme il plaçait sur les épaules de Clara Kirby-Shaw une cape d’hermine, vous ne croyez pas que... de cette nuit...?

– Oh non! dit-elle. Vous venez d’arriver...

– Et vous?

– Je suis ici depuis deux jours.

Quand ils se séparèrent, ils étaient convenus de faire ensemble, le lendemain matin, une promenade en montagne.

* * *

Un soleil matinal baignait le porche d’une nappe oblique de lumière et de tiédeur. Jean Monnier, qui venait de prendre une douche glacée, se surprit à penser: «Qu’il fait bon vivre!...» Puis il se dit qu’il n’avait plus devant lui que quelques dollars et quelques jours. Il soupira: «Dix heures!... Clara va m’attendre.»

Il s’habilla en hâte et, dans un costume de lin blanc, se sentit léger. Quand il rejoignit près du tennis Clara Kirby-Shaw, elle était, elle aussi, vêtue de blanc et se promenait encadrée de deux petites Autrichiennes, qui s’enfuirent en apercevant le Français.

– Je leur fais peur?

– Vous les intimidez... Elles me racontaient leur histoire.

– Intéressante?... Vous allez me la dire... Avez-vous pu dormir un peu?

– Oui, admirablement. Je soupçonne l’inquiétant Børstecher de mêler du chloral à nos breuvages.

– Je ne crois pas, dit-il. J’ai dormi comme une souche, mais d’un sommeil naturel, et je me sens ce matin parfaitement lucide.

Après un instant, il ajouta:

– Et parfaitement heureux.

Elle le regarda en souriant et ne répondit pas.

– Prenons ce sentier, dit-il, et contez-moi les petites Autrichiennes... Vous serez ici ma Schéhérazade...

– Mais nos nuits ne seront pas mille et une...

– Hélas!... Nos nuits...?

Elle l’interrompit:

– Ces enfants sont deux sœurs jumelles. Elles ont été élevées ensemble, d’abord à Vienne, puis à Budapest, et n’ont jamais eu d’autres amies intimes. A dix-huit ans, elles ont rencontré un Hongrois, de noble et ancienne famille, beau comme un demi-dieu, musicien comme un Tzigane et sont toutes deux, le même jour, devenues follement amoureuses de lui. Après quelques mois, il a demandé en mariage l’une des sœurs. L’autre, désespérée, a tenté, mais en vain, de se noyer. Alors celle qui avait été choisie à pris la résolution de renoncer, elle aussi, au Comte Nicky et elles ont formé le projet de mourir ensemble... C’est le moment ou, comme vous, comme moi, elles ont reçu le prospectus du Thanatos.

– Quelle folie! dit Jean Monnier. Elles sont jeunes et ravissantes... Que ne vivent-elles en Amérique, où d’autres hommes les aimeront?... Quelques semaines de patience...

– C’est toujours, dit-elle mélancoliquement, faute de patience que l’on est ici... Mais chacun de nous est sage pour tous les autres... Qui donc a dit que l’on a toujours assez de courage pour supporter les maux d’autrui?

Pendant tout le jour, les hôtes du Thanatos virent un couple vêtu de blanc errer dans les allées du parc, au flanc des rochers, le long du ravin. L’homme et la femme discutaient avec passion. Quand la nuit tomba, ils revinrent vers l’hôtel et le jardinier mexicain, les voyant enlacés, détourna la tête.

* * *

Après le dîner, Jean Monnier, toute la soirée, chuchota dans un petit salon désert, près de Clara Kirby-Shaw, des phrases qui semblaient toucher celle-ci. Puis, avant de remonter dans sa chambre, il chercha Mr. Børstecher. Il trouva le directeur assis devant un grand registre noir. Mr. Børstecher vérifiait des additions et, de temps à autre, d’un coup de crayon rouge, barrait une ligne.

– Bonsoir, monsieur Monnier!... Je puis faire quelque chose pour vous?

– Oui, Mr. Børstecher... Du moins je l’espère... Ce que j’ai à vous dire vous surprendra... Un changement si soudain... Mais la vie est ainsi... Bref, je viens vous annoncer que j’ai change d’avis... Je ne veux plus mourir.

Mr. Børstecher, surpris, leva les yeux:

– Parlez-vous sérieusement, monsieur Monnier?

– Je sais bien, dit le Français, que je vais vous paraître incohérent, indécis... Mais n’est-il pas naturel, si les circonstances sont nouvelles, que changent aussi nos volontés?... Il y a huit jours, quand j’ai reçu votre lettre, je me sentais désespéré, seul au monde... Je ne pensais pas que la lutte valût la peine d’être entreprise... Aujourd’hui tout est transformé... Et au fond, c’est grâce à vous, Mr. Børstecher.

– Grâce à moi, monsieur Monnier?

– Oui, car cette jeune femme en face de laquelle vous m’avez assis à table est celle qui a fait ce miracle... Mrs. Kirby-Shaw est une femme délicieuse, Mr. Børstecher.

– Je vous l’avais dit, monsieur Monnier.

– Délicieuse et héroïque... Mise au courant par moi de ma misérable situation, elle a bien voulu accepter de la partager... Cela vous surprend?

– Point du tout... Nous avons, ici, l'habitude de ces coups de théâtre... Et je m'en réjouis, monsieur Monnier... Vous êtes jeune, très jeune...

– Donc, si vous n'y voyez point d'inconvénient, nous partirons demain, Mrs. Kirby-Shaw et moi-même, pour Deeming.

– Ainsi Mrs. Kirby-Shaw, comme vous, renonce à...?

– Oui, naturellement... D'ailleurs elle vous le confirmera tout à l'heure... Reste à régler une question assez délicate... Les trois cents dollars que je vous ai versés, et qui constituaient à peu près tout mon avoir, sont-ils irrémédiablement acquis au *Thanatos* ou puis-je, pour prendre nos billets, en récupérer une partie?

– Nous sommes d'honnêtes gens, monsieur Monnier... Nous ne faisons jamais payer des services qui n'ont pas été réellement rendus par nous. Dès demain matin, la caisse établira votre compte à raison de vingt dollars par jour de pension, plus le service, et le solde vous sera remboursé.

– Vous êtes tout à fait courtois et généreux... Ah! Mr. Børstecher, quelle reconnaissance ne vous dois-je point! Un bonheur retrouvé... Une nouvelle vie...

– A votre service, dit Mr. Børstecher.

Il regarda Jean Monnier sortir et s'éloigner. Puis il appuya sur un bouton et dit:

– Envoyez-moi Sarconi.

Au bout de quelques minutes, le concierge parut.

– Vous m'avez demandé, *Signor* Directeur?

– Oui, Sarconi... Il faudra, dès ce soir, mettre les gaz au 113... Vers deux heures du matin.

– Faut-il, *Signor* Directeur, envoyer du Somnial avant le Léthal?

– Je ne crois pas que ce soit nécessaire... Il dormira très bien... C'est tout pour ce soir, Sarconi... Et demain les deux petites du 17, comme il était convenu.

Comme le concierge sortait, Mrs. Kirby-Shaw parut à la porte du bureau.

– Entre, dit Mr. Børstecher. Justement j'allais te faire appeler. Ton client est venu m'annoncer son départ.

– Il me semble, dit-elle, que je mérite des compliments... C'est du travail bien fait.

– Très vite... J'en tiendrai compte.

– Alors c'est pour cette nuit?

– C'est pour cette nuit.

– Pauvre garçon! dit-elle. Il était gentil, romanesque...

– Ils sont tous romanesques, dit Mr. Børstecher.

– Tu es tout de même cruel, dit-elle. C'est au moment précis où ils reprennent goût à la vie que tu les fais disparaître.

– Cruel?... C'est en cela au contraire que consiste toute l'humanité de notre méthode... Celui-ci avait des scrupules religieux... Je les apaise.

Il consulta son registre:

– Demain repos... Mais après-demain, j’ai de nouveau une arrivée pour toi... C’est encore un banquier, mais Suédois cette fois... Et celui-là n’est plus très jeune.

– J’aimais bien le petit Français, fit-elle, rêveuse.

– On ne choisit pas le travail, dit sévèrement le Directeur. Tiens, voici tes dix dollars, plus dix de prime.

– Merci, dit Clara Kirby-Shaw.

Et comme elle plaçait les billets dans son sac, elle soupira.

Quand elle fut sortie, Mr. Børstecher chercha son crayon rouge, puis, avec soin, en se servant d’une petite régie de métal, il raya de son registre un nom.

DEVOIR:

1. Parlez de Jean Monnier et de son passé.
2. Qu’est-ce qui l’a poussé à accepter les services accordés par Thanatos Palace Hôtel?
3. Décrivez l’hôtel et son personnel.
4. Quels problèmes d’ordre moral, social ou les sentiments sont évoqués dans cette nouvelle?
5. Est-ce qu’il existe des situations sans issue? Argumentez votre réponse.
6. Est-ce qu’il est possible d’imaginer une autre fin de cette histoire? Laquelle?
7. Traduisez et apprenez par cœur le lexique de la nouvelle, faites-le entrer dans les phrases:

agrément (m)	incohérent
amateurisme	indécis
anéantir	indignité (f)
apaiser	jurer
argile	lichen (m)
cape (f)	mal d’autrui
case (f)	mêler du chloral aux breuvages
chairs anéanties	minutieux
conçu – concevoir	oblique
corbillard (m)	pénible
cote (f)	péremptoire
courtois	porche (m)
débiteur (m)	prostré
délabré	ravin (m)
écrasement (m)	rayé
émerger	renier
en épingle à cheveux	rôder
engin mortel	sirop d’érable
forfait (m)	superstitieux
funérailles (f)	teinte (f)
grincer	tourmenter
hostile	transversalement

BONSOIR, CHERIE

– Où vas-tu, Antoine? Dit Françoise Quesnay à son mari.

– Je vais jusqu'à la poste, pour faire recommander cette lettre et pour promener Mowgli... La pluie a cessé; le ciel se découvre au-dessus de Menton: ça va s'arranger.

– Oh! Françoise... Pourquoi?... La politique de son mari me fait horreur et elle...

– Ne grogne pas, Antoine... Tu ne vas pas me dire que Sabine te déplaît!... Au temps où je t'ai connu, elle était à peu près fiancée avec toi.

– Justement... Je ne pense pas qu'elle m'ait jamais pardonné de t'avoir préférée... Et puis, je ne l'ai pas vue depuis quinze ans; elle doit être une matrone mûrissante...

– Sabine n'est pas une matrone, dit Françoise, elle a exactement trois ans de plus que moi... Et, en tout cas, les regrets sont vains... Sabine et son mari seront ici à huit heures.

– Tu aurais pu me consulter... Pourquoi as-tu fait ça?... Tu sais que ça m'est désagréable.

– Bonne promenade! dit-elle gaiement, et elle sortit très vite de la chambre.

Antoine se senti frustré de sa querelle. C'était la tactique habituelle de sa femme que de fuir devant les discussions. Marchant dans les allées du Cap, entre les pins obliques et anguleux, il médita:

– Françoise devient insupportable... Elle savait très bien que je ne désirais pas voir ce couple... Aussi s'est elle gardée de me parler de son projet... De plus en plus, elle recourt à la tactique du fait accompli... Et pourquoi invite-t-elle Sabine Lambert-Leclerc? Parce que, seule avec moi et les enfants, elle s'ennuie... Mais *qui* a voulu vivre dans ce pays? *Qui* m'a contraint à quitter Pont-de-l'Eure, mes affaires, ma famille et à prendre, tout jeune, une retraite que je ne souhaitais pas?...

Quand il commençait la revue de ses griefs, elle durait longtemps. Antoine avait aimé sa femme avec passion; il l'aimait encore sensuellement et, aurait-on pu dire, esthétiquement. Il pouvait regarder sans lassitude, pendant toute une soirée, ce nez fin, ces yeux clairs et moqueurs, ce visage aux traits purs. Mais comme elle l'irritait parfois! Pour choisir des meubles, des robes, des fleurs, Françoise avait un goût exquis. Envers les êtres humains, elle manquait de tact. Antoine éprouvait des sentiments douloureux quand Françoise blessait un de leurs amis. Il se sentait à la fois responsable et impuissant. Longtemps il lui avait fait des reproches, qu'elle supportait mal et auxquels elle ne prêtait guère attention, sûre d'être pardonnée le soir, quand il

aurait envie d'elle. Puis il l'avait acceptée telle qu'elle était. Après dix ans de mariage, il savait qu'elle ne changerait plus.

– Mowgli, ici!...

Il entra dans le bureau de poste. Au retour, sa méditation sur Françoise devint plus sombre. Était-elle même fidèle? Il le croyait, mais qu'elle eût été plusieurs fois coquette, et même imprudente, cela était trop certain. Aurait-il été plus heureux avec Sabine Lambert-Leclerc? Il revit ce jardin de Pont-de-l'Eure où Sabine le recevait, adolescent. Toute la ville les disait fiancés et eux-mêmes, sans en avoir jamais parlé entre eux, étaient convaincus que ce mariage se ferait.

– Elle avait un tempérament de feu, pensa-t-il, se souvenant de la façon dont elle se serrait contre lui quand ils dansaient ensemble.

Elle était la première jeune fille avec laquelle il se fût montré hardi, sans doute parce qu'il la devinait consentante. Il l'avait beaucoup désirée. Puis Françoise avait paru et, soudain, toutes les autres avaient pour lui cessé d'exister... Maintenant il était lié à Françoise. Dix ans de vie commune. Trois enfants. La course était courue.

Quand il la retrouva dans le salon, si fraîche dans une robe de mousseline à fleurs vives, il oublia sa rancune. C'était Françoise qui avait fait cette maison, ce jardin que les visiteurs admiraient. C'était Françoise qui l'avait obligé à quitter Pont-de-l'Eure et l'usine, quelques années avant la crise de 1929. Si l'on pensait équitablement toutes choses, elle lui avait plutôt porté bonheur.

– Est-ce que Micheline et Bacot dînent à la table? – demanda-t-il.

Il le souhaitait, préférant la conversation de ses enfants à celle des étrangers.

– Non, dit-elle, j'ai pensé que ce serait plus gentil d'être nous quatre... Arrange ta cravate, Antoine...

Gentil, encore un mot qu'il détestait. «Non, ce ne sera pas *gentil*», se dit-il en renouant sa cravate devant la glace. Sabine allait être pointue; Françoise, coquette avec Lambert-Leclerc, le ministre autoritaire et dogmatique; lui-même, Antoine, silencieux et sombre.

– Gentil!...

On entendit la voiture dont les roues, au coup de frein, patinaient dans le gravier. Les Quesnay prirent un air négligemment actif. Une minute plus tard, un couple entra. Sabine avait des cheveux noirs, un peu crépus, des épaules grasses, de beaux yeux. Lambert-Leclerc devenait très chauve; trois cheveux barraient son crâne, comme des obstacles une piste; il semblait de mauvaise humeur. A lui aussi sans doute, ce dîner avait été imposé.

– Bonsoir, chérie, dit Françoise en embrassant Sabine. Bonsoir, monsieur le ministre...

– Ah! non, chérie! Dit Sabine, tu ne vas pas «ministrer» mon mari... Tu m'appelles Sabine; appelle-le Alfred... Bonsoir, Antoine.

La soirée fut si tiède et si limpide que Françoise fit servir le café sur la terrasse. La conversation, pendant le dîner, n'avait pas été facile. Les femmes s'ennuyaient. Antoine têtu, mécontent de lui-même, contredisait imprudemment Lambert-Leclerc qui, mieux informé, marquait tous les points.

– Vous êtes optimiste parce que vous êtes au pouvoir, disait Antoine... En fait la situation de la France est tragique...

– Mais non, mon cher, mais non... Les questions d'argent ne sont jamais tragiques... Les budgets de la France sont en déficit depuis six siècles et il est bon qu'il en soit ainsi... Il faut bien ruiner, de temps à autre, les rentiers ... Sans cela, où irons-nous?... Imaginez des fortunes placées à intérêts composés depuis Richelieu...

– Le budget de l'Angleterre est, lui, en équilibre, grommela Antoine. Il présente même des excédents et les Anglais, que je sache, ne s'en portent pas plus mal...

– Cher ami, dit Lambert-Leclerc, je n'ai jamais compris cette rage qu'ont les Français de comparer deux pays qui n'ont ni la même histoire, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes besoins... Si la France souhaitait réellement un budget en équilibre, nous le lui donnerions demain... Elle ne le veut pas... ou, si vous préférez cette formule, elle ne le veut pas assez pour en vouloir aussi les moyens...

Préparer un budget, ce n'est pas une question financière, c'est une question politique... Dites-moi avec quelle majorité vous voulez gouverner; je vous dirai, moi, quel budget vous pouvez bâtir... Les services du Ministère des Finances sont prêts à vous faire un budget socialiste, un budget radical, un budget réactionnaire... Il suffit de parler!... Tout cela est tellement plus simple que ne le croient les profanes.

– Est-ce si simple?... Et oseriez-vous dire de telles choses à vos électeurs?

Françoise savait reconnaître à des signes imperceptibles, à un durcissement soudain des yeux, la montée des colères de son mari. Elle intervint:

– Antoine, dit-elle, tu devrais descendre avec Sabine jusqu'au cloître, pour lui montrer la vue...

– Allons-y tous les quatre, dit Antoine.

– Non, non, dit Sabine. Françoise a raison... Il faut séparer les ménages... C'est tellement plus amusant.

Elle se leva. Antoine dut l'imiter et la suivre, non sans jeter à Françoise un regard furieux qu'elle ne voulut pas voir.

– Tout ce que je craignais! pensa-t-il. Me voici, pour une demi-heure, seul avec cette femme... Va-t-elle en profiter pour me demander une explication qu'elle attend

depuis dix ans?... Ce sera gai!... Quant à Françoise, souhaite-t-elle que ce ministre, si content de soi, lui fasse la cour?

– Quelle est cette odeur divine? demanda Sabine Lambert-Leclerc.

– Celle des orangers. La pergola sous laquelle nous étions assis est faite d'orangers, de citronniers, de glycines et de rosiers... Mais nos rosés deviennent sauvages; il faudra les regreffer... Suivez la petite allée qui descend...

– Est-ce que vous ne devenez pas sauvage, vous aussi, Antoine, dans votre solitude?

– Moi?... J'ai toujours été sauvage... Est-ce que vous voyez un peu, malgré l'obscurité? Des deux côtés de ce bassin de faïence, ce sont des massifs de cinéraires... Le thème de tout le jardin est l'opposition de fleurs sombres, violettes ou bleues, avec des notes très vives de jaune... Du moins telle était l'idée de Françoise... Ici, sur la pente, elle a voulu créer une sorte de maquis: genêts, lentisques, cystes, asphodèles...

– Je suis contente de vous revoir seul, Antoine... J'aime tendrement votre femme mais tout de même, nous avons été de grands amis, vous et moi, avant que vous la connaissiez... Vous en souvenez-vous encore?

Prudemment, il ralentit le pas pour ne pas se trouver trop près d'elle.

– Mais naturellement, Sabine... Comment ne m'en souviendrais-je pas?... Non, allez droit devant vous; traversez le petit pont; voici le cloître... Ces fleurs entre les dalles? Ce sont des pensées tout simplement...

– Vous rappelez-vous ce bal du Cercle qui fut mon premier bal?... vous m'aviez ramenée chez moi, dans la voiture de votre grand-père... Mes parents étaient déjà couchés; nous sommes entrés ensemble dans le petit salon; sans dire un mot, vous m'avez enlacée et nous nous sommes remis à danser, gravement.

– Est-ce que je ne vous ai pas un peu embrassée ce soir-là?

– Un peu!... Nous nous sommes embrassés pendant une heure!... C'était bien agréable... Vous étiez mon héros.

– Comme j'ai dû vous décevoir!

– Au début de la guerre, vous m'avez au contraire éblouie... Vous étiez merveilleux... Je savais vos citations par cœur... Je les sais encore: je pourrais vous les réciter... Ensuite, lorsque vous avez été blessé et que, pendant votre convalescence, vous vous êtes fiancé avec Françoise Pascal-Bouchet, oui, très franchement, j'ai été déçue!... Que voulez-vous? Je vous admirais tant... Lorsque je vous ai vu épouser cette jeune fille que je connaissais bien, qui avait été ma camarade de classe à Saint-Jean, qui était charmante mais un peu so-sotte (je vous demande pardon, Antoine), j'ai été surprise, attristée... Et pas seulement moi: toute la ville...

– Mais pourquoi?... Nous étions du même monde, Françoise et moi, et parfaitement assortis... Regardez, Sabine: cette muraille semée de lumières, c'est le rocher de Monaco... Ne vous penchez pas trop; la terrasse est à pic sur la mer... Attention, Sabine!...

D'un mouvement involontaire, il la retint par la taille; avec une surprenante rapidité, elle se retourna et lui planta, en pleines lèvres, un baiser.

– Tant pis, Antoine... J'en avais trop envie... Il est plus difficile de se tenir à distance d'une chair déjà familière... Vous souvenez-vous de nos baisers, au tennis?... Oh! je vois que je vous choque! Vous êtes resté très Quesnay... Je suis sûre que vous avez été un mari fidèle?

– Prodigieusement fidèle... Immaculé...

– Pendant dix ans? Pauvre Antoine!... Et vous avez été heureux?

– Très heureux.

– Alors tout est pour le mieux, mon petit Antoine... Ce qui est curieux, c'est que vous n'avez pas l'air heureux.

– A quoi voyez-vous cela?

– Je ne sais pas... Quelque chose en vous d' impatient, d'irritable, de désœuvré... Tout de même, vous étiez un Quesnay de Pont-de-l'Eure, c'est-à-dire un être actif, un chef... Et vous vivez ici, loin de votre métier, de vos amis... Je sais bien que vous avez tout sacrifié aux goûts de votre femme... Mais il n'est pas possible que vous ne le regrettiez?

– Peut-être, au début, ai-je souffert de ce départ. Mais j'ai trouvé ici d'autres moyens de m'occuper. J'ai toujours beaucoup aimé l'histoire... Je travaille... J'ai même publié quelques livres, qui ont eu un certain succès.

– Un *certain* succès? Mais ils ont eu beaucoup de succès, Antoine, et ils sont remarquables... Surtout votre *Louis XI*...

– Vos les avez lus?

– Si je les ai lus? Cent fois!... D'abord parce que, moi aussi, j'adore l'histoire... Et puis aussi parce que je vous y cherchais. Je suis restée très curieuse de vous, Antoine... Et je vous tiens pour un excellent écrivain... Non, je n'exagère pas. J'ai même été frappée, je vous l'avoue, pendant tout le dîner, par le silence de Françoise sur ce côté de votre vie... A deux ou trois reprises, mon mari a essayé de vous parler de vos livres; chaque fois, Françoise a coupé... Elle devrait, semble-t-il, être fière...

– Oh! il n'y a là aucun sujet de fierté... Seulement c'est vrai que Françoise ne s'intéresse pas du tout à ce genre de travaux. Elle lit plutôt des romans... Et surtout elle est artiste à sa manière: elle l'est pour ses robes, pour l'ordonnance de son jardin... Pensez que c'est elle qui a réglé ici la place de la moindre touffe de fleurs...

Depuis que la crise a touché Pont-de-l'Eure, nos revenus ont baissé. Françoise fait tout elle-même.

– *Françoise fait tout! Françoise a tant de goût!* Ce qui est amusant, c'est qu'il le croit!... Mais vous êtes trop modeste, Antoine... Moi, j'ai connu Françoise jeune fille... Elle avait beaucoup moins de goût qu'aujourd'hui, ou du moins elle avait ce goût excessif des Pascal-Bouchet, pour les bibelots, pour les ornements... Quelque chose de mièvre... C'est vous qui l'avez formée et qui lui avez enseigné la beauté des lignes simples, de l'ordre... Et surtout c'est vous qui lui avez donné les moyens de mener ce train... La robe qu'elle porte ce soir est jolie, parfaitement choisie, mais n'oubliez pas, mon cher, que c'est une robe de Schiaparelli... Cela rend le goût assez facile.

– Détrompez-vous, Sabine... C'est une robe que Françoise a faite, avec sa femme de chambre.

– Ah! ça non, mon petit Antoine, il ne faut pas raconter ces choses-là à une femme... Il y a une technique du biais, une perfection des nervures...

Et d'ailleurs Schiaparelli se réserve l'exclusivité de ses imprimés: ce mélange de boutons d'or et de pervenches n'existe que chez elle.. Peu importe d'ailleurs...

– Cela importe malheureusement plus que vous pensez... Je vous ai dit que nous n'avions plus les mêmes revenus que jadis... Nous en sommes même très loin! Pont-de-l'Eure ne me donne plus rien et Bernard écrit que cela peut durer ainsi plusieurs années... Mes livres se vendent assez bien... J'écris quelques articles... Tout de même, la pauvre Françoise n'aurait guère les moyens de s'habiller dans les grandes maisons.

– Alors, c'est prodigieux, mon petit Antoine... Incroyable, mais prodigieux... Il faut que je m'incline... D'ailleurs j'ai toujours eu, moi aussi, une sorte de faiblesse pour Françoise... Et je n'ai jamais compris pourquoi les gens ne l'aiment pas.

– Est-ce que les gens ne l'aiment pas?

– Ils la détestent.. Vous ne le saviez pas?... J'ai été frappée de retrouver, à Nice, les mêmes jugements sur elle qu'à Pont-de-l'Eure.

– Que lui reproche-t-on?

– Oh! Toujours les mêmes choses... D'être coquette avec les hommes, un peu perfide avec les femmes... Très dissimulée... Et puis de manquer de tact... Moi, je l'ai toujours défendue. Déjà au temps où nous étions ensemble internes à Saint-Jean, je disais: Françoise Pascal-Bouchet vaut beaucoup mieux qu'elle n'en a l'air... C'est ce ton factice et cette voix désagréable qui vous hérissent contre elle.

– Vous trouvez qu'elle a une voix désagréable?

– Antoine!... C'est vrai qu'après dix ans, vous ne devez plus l'entendre... D'ailleurs ce n'est pas sa faute; je ne lui en veux pas... Non, ce que je lui pardonne plus difficilement, c'est d'avoir un mari tel que vous et...

– Et quoi?

– Non, rien...

– Vous n’avez pas le droit, Sabine, de commencer une phrase qui paraît chargée de sous-entendus et de vous arrêter... Vos informateurs disent-ils aussi que Françoise a eu des amants?

– Vous parlez sérieusement, Antoine?

– Avec un terrible sérieux, je vous assure...

– Vous savez bien, mon cher, qu’on en dit autant de toute jolie femme... Mais qui sait?... Il peut y avoir fumée sans feu... Françoise est imprudente... Quand je pense qu’à Pont-de-l’Eure, elles ont été jusqu’à l’accuser d’être la maîtresse de votre frère!

– De Bernard?

– Oui, de Bernard.

– C’est complètement idiot... Bernard est la loyauté même.

– C’est ce que je n’ai cessé de répondre... Françoise ne sait pas quelle bonne avocate elle a en moi. Qu’est-ce que cette touffe blanche qui brille au clair de lune?

– Des liserons.

– C’est ravissant. Ce sont les lys des champs de l’Evangile, n’est-ce pas?

– Non, je ne crois pas... Voulez-vous que nous allions rejoindre les autres?

– Vous êtes bien pressé, Antoine... Moi, je resterais volontiers avec vous toute la nuit, dans ce jardin.

– J’ai un peu froid.

– Donnez votre main... Mais c’est vrai qu’elle est glacée!... Voulez-vous la moitié de ma cape?... Dire que nous avons failli vivre ainsi, serrés l’un contre l’autre... Vous ne l’avez jamais regretté, Antoine?

– Que voulez-vous que je réponde, Sabine?... Et vous? Etes-vous heureuse?

– Très heureuse... Comme vous, mon pauvre Antoine, c’est-à-dire avec un fond de désespoir... Je prends le sentier qui monte, n’est-ce pas?... Je peux être franche avec vous... J’ai longtemps souhaité mourir... Maintenant cela va mieux... Je m’apaise... Vous aussi.

– Comme vous êtes perspicace, Sabine...

– N’oubliez pas que je vous ai jadis aimé, Antoine... Cela donne beaucoup de lucidité... Soutenez-moi, voulez-vous? Cette pente est raide... Dites-moi, Antoine, quand avez-vous découvert ce qu’était Françoise?... Quand l’avez-vous vue telle qu’elle est?... Car, au moment de votre mariage, vous étiez fou d’elle.

– Je crains qu’il n’y ait en ce moment un malentendu entre nous, Sabine... Je voudrais que vous compreniez... J’ai, aujourd’hui encore, beaucoup d’affection pour Françoise... Et même *affection* est un mot ridicule et faible: j’aime Françoise... Mais,

comme vous le disiez, les deux premières années de notre mariage ont été des années de véritable adoration et d'un amour que j'avais toutes raisons de croire mutuel.

– Ça!...

– Quoi, ça? Ah! non, Sabine, vous allez trop loin... Vous ne me priverez pas de mes souvenirs... Françoise m'a donné alors des preuves d'amour auxquelles l'homme le plus aveugle ne se trompe pas... Nous vivions l'un pour l'autre... Nous n'étions heureux que dans la solitude... Vous ne me croyez pas? Mais enfin, Sabine, je sais ce que je dis: j'y étais... Et vous n'y étiez pas.

– J'y étais avant vous, mon pauvre ami... Je connais votre femme depuis son enfance. Sa sœur Hélène et elle-même ont été élevées avec moi...

Je vois encore Françoise, dans la cour de Saint-Jean, une raquette à la main, nous disant, à Hélène et à moi: «Il faut que j'épouse l'aîné des Quesnay et je l'épouserai».

– Ce n'est pas possible, Sabine. La famille Pascal-Bouchet et la mienne avaient toujours été brouillée; Françoise ne me connaissait pas... Nous nous sommes rencontrés par hasard, en 1917, pendant mon congé de convalescence.

– Par hasard?... C'était, en effet, ce que vous deviez croire... Mais j'entends encore Hélène m'expliquer la situation... La vérité est qu'au moment où la guerre a éclaté, leur père, monsieur Pascal-Bouchet, était ruiné... C'était un noceur et un collectionneur, deux plaisirs coûteux... Ses filles l'appelaient toujours: le Pacha, et il méritait le surnom en plus d'une manière... La restauration du château de Fleuré l'avait achevé... «Mes petites filles», avait-il dit à Hélène et à Françoise, «il n'y a que deux alliances, dans ce pays, qui puissent nous sauver: celle des Thianges et celle des Quesnay». Les petites ont réussi le doublé.

– Qui vous a raconté cette histoire?

– Je vous l'ai dit: les deux sœurs elles-mêmes.

– Et vous ne m'avez pas averti?

– Je ne pouvais pas dénoncer une amie... Et puis, je ne voulais pas lui gâter sa seule chance... Parce que Françoise, personne à Louviers, ni à Pont-de-l'Eure, à part un Don Quichotte naïf comme vous, ne l'eût épousée... Les familles normandes n'aimaient pas les faillites.

– Mais jamais monsieur Pascal-Bouchet n'a fait faillite...

– C'est vrai, mais pourquoi?... Pendant la guerre, le gouvernement l'a soutenu, grâce à son autre gendre, Maurice de Thianges, qui était député... Après la guerre, vous savez mieux que personne que votre grand-père a fini par l'aider... C'était bien ce qu'il avait espéré... Ah! voici de nouveau cette odeur divine... Nous devons approcher de la terrasse... Arrêter un instant, Antoine, je suis tout essoufflée.

– C'est que vous avez parlé en montant la côte.

– Touchez mon cœur, Antoine... Il bat à se rompre... Tenez... passez mon mouchoir sur vos lèvres... Les femmes sont terribles; elles découvrent tout de suite une trace de rouge... Non, pas *votre* mouchoir, voyons! Ça se verrait... Si vous étiez un mari moins exemplaire, vous sauriez cela depuis longtemps... Et puis époussetez votre épaule gauche; je vous ai peut-être laissé un peu de poudre... Bien... Nous voici dignes de reparaître à la lumière.

Quelques instants plus tard, les visiteurs partirent et les deux femmes se firent des adieux tendres.

DEVOIR:

1. Faites le portrait de Françoise Quesnay.
2. Faites le portrait d'Antoine.
3. Parlez des sentiments de Sabine envers Antoine.
4. Commentez la phrase de Sabine: «Je ne pouvais pas dénoncer une amie... Et puis, je ne voulais pas lui gâter sa seule chance...»
5. Commentez la phrase: «Il ne faut pas raconter ces choses-là à une femme...»
6. André Maurois est un excellent psychologue des relations humaines. Prouvez-le.

TU ES UNE GRANDE ARTISTE

Les sentiments que m'inspirait Robert Fabert avaient toujours été complexes. Je n'aimais pas son cynisme; j'admirais sa verve. Ses pièces m'irritaient; je reconnaissais leur force dramatique. Son égoïsme me choquait; j'étais touché qu'il me prît pour confident. Son coup de téléphone matinal, parfois interminable, m'impatientait, s'il restait trois jours sans m'appeler, il me manquait.

Ce matin-là, il fut bref et pressant:

– Mon cher, vous seriez gentil si vous abandonniez ce que vous êtes en train d'écrire et faisiez un saut jusqu'ici. J'ai quelque chose de très urgent à vous dire.

– Vraiment, Robert, vous abusez de mon amitié et de ma patience... Trois fois par semaine, vous me réquisitionnez... le plus souvent pour des choses minuscules et vaines... Je viens de commencer un article... Laissez-moi le droit d'avoir une vie personnelle!

Après cinq minutes de discussion, je sentis que je perdrais moins de temps en y allant; il m'aurait tenu, si j'avais refusé, toute la matinée au téléphone. Il habitait alors près de chez moi. Un quart d'heure plus tard, j'entrai dans son bureau. Tout de suite il prit son ton le plus caressant. Je savais, par longue expérience, que si Fabert faisait un compliment, c'était toujours un placement. Quel dividende attendait-il de celui-là?

– Mon cher, dit-il, je viens de lire votre papier sur Ménétrier. C'est une merveille de pénétration, de goût, de style! Vous êtes, à la lettre, le *seul* critique de ce temps...

– Merci. Qu'avez-vous à me demander?

– Voici... Je ne sais si vous connaissez Mme Astier... Mme Adrien Astier.

– Vous me l’avez présentée vous-même; elle est bien belle.

– N’est-ce pas? C’est une petite bourgeoise, mais elle a un éclat, une fraîcheur, et même de l’esprit, mon cher... Bref, j’en suis fou.

– Pour deux mois ou deux semaines?

– Le temps ne fait rien à l’affaire... Ce qui est certain, c’est qu’en ce moment, je ne vois plus qu’elle au monde... Or il se présente une occasion unique de faire avec elle un voyage en Espagne... Oui... Elle a envie de voir l’Andalousie; le mari, qui fait des affaires en Extrême-Orient, va être absent deux mois...

Tout pourrait s’arranger au mieux de mes désirs... Mais il y a Odette... Pauvre petite Odette, je lui avais promis solennellement de passer les vacances de Pâques en famille, à Beauvallon. Voilà trois ans que je n’ai fait un séjour un peu long avec elle et les enfants... Elle va être désespérée.

– Sans doute, mais je ne vois pas pourquoi c’est à moi...

– Pourquoi?... Parce que vous seul, mon cher, pouvez me rendre le service de la convaincre... Odette a en vous, je le sais, une entière confiance... Si vous lui expliquez que, ma prochaine pièce se passant en Espagne...

– Vous avez besoin, pour la couleur locale, d’y amener une Française? Ah! Non, je ne me charge pas d’expliquer ça... N’oubliez pas que je suis l’ami d’Odette, autant et plus que le vôtre... Si elle a, comme vous le dites et comme j’aime à le croire, confiance en moi, c’est que j’ai toujours été loyal envers elle; vous me proposez une déloyauté.

– Une déloyauté! Point du tout, mon cher... J’estime au contraire que, comme ami d’Odette, vous lui rendrez un considérable service... Réfléchissez... Supposons qu’elle n’accepte pas, qu’elle fasse un drame de cette petite fugue... Qu’arrivera-t-il? Que notre ménage se brisera... Pauvre petite Odette, elle en mourrait... Et alors, qui l’aurait assassinée? Vous...

Cet homme de théâtre savait assez bien conduire une scène. Je compris vite qu’une fois encore je ne retrouverais la paix qu’en cédant.

– Bien... Je verrai Odette, mais je ne vous promets pas de plaider votre cause... Je l’exposerai; rien de plus.

– Vous ne la combattrez pas? C’est tout ce que je vous demande... Je vais faire appeler Odette; je vous laisserai seul avec elle et vous lui parlerez librement.

J’essayai d’obtenir un délai. En vain. Fabert, comme les héros de ses drames, était avide, autoritaire. Il appuya sur un bouton, prit le téléphone et dit à sa secrétaire: «Priez Mme Fabert de venir à mon bureau, immédiatement». Puis il se leva et sortit. Quelques instants plus tard, Odette entra.

– Tiens! Vous êtes là, Bertrand? Quelle bonne surprise? Qu’avez-vous fait de Robert? Il vient de me faire appeler.

– Oui, chère Odette. C’était pour que nous ayons, vous et moi, une conversation.

– Une conversation? Quel est ce mystère? Robert vous a chargé pour moi d’un message?

– Exactement.

Sur quoi je m'efforçai de la préparer, avec tact, à la mauvaise nouvelle. Je dis que Robert était épuisé, que sa santé me donnait de l'inquiétude, que sa pièce n'avancait pas, qu'il avait besoin d'être seul quelques semaines dans le décor même qu'il avait choisi. Elle m'écouta d'abord en souriant, puis rit franchement.

– Aimable Bertrand! dit-elle. Quel mal il se donne pour m'annoncer, sans blesser mon malheureux cœur, que Robert souhaite faire un voyage en Espagne avec sa nouvelle conquête et qu'il me laissera seule pendant un mois.

– Comment? Vous le saviez?

– Je ne le savais pas; je le prévoyais et vos circonlocutions, cousues de câble blanc, ont confirmé mon attente... Heureusement! Car figurez-vous, Bertrand, que moi aussi, j'ai besoin d'un mois de liberté...

– Pour aller à Beauvallon avec vos enfants?

– Point du tout... Pour aller voir les îles grecques avec un ami très cher qui veut bien m'offrir cette croisière... Je confierai les enfants à ma mère et je jouirai tranquillement de mes vacances conjugales... Ne prenez pas cet air stupéfait et accable, Bertrand! Vous ne me croyez pas capable d'inspirer un amour?

– Si... Bien sûr... Mais je croyais que vous aimiez Robert d'un amour malheureux et fidèle.

– Ce fut longtemps vrai et, aujourd'hui encore, je tiens à Robert... J'admire son génie, sinon son caractère... Je tolère ses caprices; j'estime que j'ai droit à des compensations... Vous ne trouvez pas?

– Heu... Oui, sans doute... Qui sera votre heureux compagnon de voyage?

– Cher Bertrand, je suis plus discrète que mon mari.

– Et que diable voulez-vous que je lui dise?

– Rien n'est plus simple. Dites-lui que le message dont vous étiez chargé m'a bouleversée; que vous m'avez adroitement consolée; que vous m'avez conseillé de faire, pour échapper à mon chagrin, une croisière en Méditerranée, peut-être avec une amie; et qu'enfin vous m'avez laissée triste, en larmes, résignée.

– Vous pensez qu'il le croira?

– Robert croit, avec une étonnante facilité, tout ce qui est flatteur pour son amour-propre.

Elle avait raison. Non seulement il accueillit bien cette réponse et ce projet, mais il me joua, sincèrement, une belle scène d'attendrissement dont sa femme était l'émouvante héroïne.

– Pauvre petite Odette! Elle est sublime! Je ne crois pas, mon cher, qu'il existe en notre temps pareil exemple d'abnégation conjugale. Pensez qu'elle va parfois jusqu'à me dire: «Parle-moi de cette femme que tu aimes. Tout ce qui te touche m'intéresse». Tenez, je la vois très bien, pendant cette croisière en Méditerranée, allant s'asseoir, toute seule, à la proue du navire pour regarder les étoiles et penser à mon bonheur... A mon bonheur avec une autre... Vous pouvez dire ce que vous voudrez, mon cher, mais je trouve plus beau de susciter un tel sentiment que d'éveiller une jalousie passionnée.

– Mais *vous* êtes jaloux, dis-je.

– Furieusement.

Il demeura un instant rêveur, puis reprit:

– Cela ferait un bon débout de pièce, hein?... La scène entre vous et moi... Celle entre Odette et vous... Ce sacrifice total, sans emphase... Naturellement, il faudrait que «votre» personnage fût amoureux d’Odette... Il essaierait de profiter de la situation, mais se heurterait à la pureté de cette femme extraordinaire...

– Je n’ai même pas eu cette idée.

– Je le sais bien... Vous connaissez Odette... Mais dans la pièce...

Il fit le voyage en Andalousie et Odette le voyage aux îles grecques, d’où elle revint bronzée, brillante de santé, éclatante de bonheur. Je les revis tous deux en juin. Fabert, après le déjeuner, m’emmena dans son bureau.

– Eh bien! cette pièce, je la fais, dit-il. C’est décidé.

– Quelle pièce?

– Quelle pièce!... Mais celle dont nous avons parlé ensemble, celle qui commence par une scène avec vous au sujet d’Odette... Titre: *La Victime*... Le premier acte est écrit; il était d’ailleurs facile à faire. La réalité me fournissait presque tout.

– La réalité?... Ce serait bien dangereux... J’espère que vous avez transposé?

– Naturellement... Je sais mon métier... La transposition est instinctive... J’ai fait du héros, c’est-à-dire de moi, un peintre donjuanesque, et de vous, que dans la pièce j’appelle Bernard, un sentimental...

– Où est la transposition? Vous êtes, en fait, donjuanesque et je suis sentimental.

– Oui, mais tous les détails matériels sont différents... Les difficultés commencent avec le second acte. Là je ne sais plus où je vais. Je pense que Bernard tentera sa chance, qu’il sera sur le point de réussir parce que Juliette (l’Odette de la pièce) voudra une revanche. Puis, au dernier moment, elle se reprendra et, malgré le ressentiment, son amour l’emportera.

– Son amour pour vous?

– Évidemment... Reste le troisième acte... Je suis encore dans le noir, mais il me semble qu’il faudra faire intervenir la maîtresse du héros et son mari... Ce mari préparerait une vengeance quelconque et Juliette, se jetant héroïquement entre lui et sa propre rivale... ou entre lui et le héros... sauverait celui-ci.

– Vous ne trouvez pas ça un peu mélo?

– Si on le raconte, comme je viens de le faire, en trois mots, alors oui... Mais tout est dans l’exécution. Mes personnages sont modernes, parlent notre langue et agissent comme vous et moi le ferions... Le mélo, dans l’intrigue, ne me déplaît pas... C’est l’essence même du théâtre... Le dialogue sauvera tout et franchement, pour le dialogue, je ne crains personne!

Il était exact que, pour le dialogue, il ne craignait personne et je le reconnus de bonne grâce. Je demandai encore:

– Et Mme Astier?

– Quelle Mme Astier?

– Celle qui vous accompagnait à Grenade et qui est à l’origine de cette pièce.

– Ah! Pepita... Oui, c'est le nom que je lui donnais parce que nous étions en Espagne... C'était une femme exquisite...

– C'était?... Qu'est-elle devenue?

– Comment le saurais-je? En ce qui me concerne, l'épisode est terminé... Elle a retrouvé Pepito, je suppose... Mais elle se survivra dans *La Victime*... Tiens, il faudra que je la revoie, cette pauvre Pepita, pour deux ou trois détails du rôle... Elle avait une façon si gracieuse de rejeter ses mules en se mettant au lit... Je lui demanderai de montrer le mouvement à l'actrice qui jouera le personnage.

L'été passa. Au mois d'octobre, j'appris que *La Victime* allait entrer en répétitions. C'était Jenny Sorbier (alors jeune et célèbre comédienne) qui devait jouer Juliette. Fabert me demandait souvent d'assister aux répétitions de ses pièces. Non qu'il me reconnût une particulière compétence, mais il pensait qu'un œil neuf découvre mieux certaines invraisemblances. Je venais volontiers, aimant le travail précis du théâtre et la familiarité laborieuse des coulisses. J'allais voir, ce jour-là, une répétition plus curieuse et plus agitée qu'aucune de celles auxquelles j'avais jusqu'alors assisté. Dans la grande salle vide, à peine éclairée, Fabert me fit asseoir à côté de lui sur un fauteuil d'orchestre. Il semblait soucieux.

– Je ne sais pas ce qu'il y a, dit-il, ça ne marche pas... Jenny qui, d'habitude, comprend à demi-mot mes intentions, paraît cette fois rebelle... Il lui arrive même de dire faux... ce qui, chez elle, est tout à fait surprenant... Je suis embêté, mon cher... D'ailleurs vous allez voir.

Sur la scène presque nue, un acteur vint s'asseoir devant un bureau Empire. C'était celui qui jouait le rôle de Fabert. Il eut une courte scène avec la secrétaire; celle-ci annonça le comédien qui m'incarnait. J'éprouvai, en l'entendant, une fort curieuse impression. Fabert s'était servi de mes tics de langage et avait indiqué à l'interprète certains de mes gestes familiers. Le dialogue me parut naturel et rapide. Puis Jenny entra en scène. J'écoutai avec un intérêt passionné, d'abord parce que j'étais l'un des acteurs du drame original, mais surtout parce que je me demandais comment Fabert imaginait cette conversation. Je savais, moi, ce qu'elle avait été. Il croyait, lui, qu'une Odette (ou plutôt une Juliette) désespérée avait fait, par amour, un sacrifice douloureux.

Telle était, en effet, la scène que Jenny attaqua devant nous: «*Vous ne pouvez pas comprendre*», disait le personnage-Juliette, «*son bonheur est mon bonheur. Son plaisir est mon plaisir...* » Cela continuait sur ce ton que Jenny, comme Fabert m'en avait averti, soutenait très mal. Deux ou trois fois, il l'interrompit pour lui demander d'y mettre plus de passion. Elle parut essayer, ne réussit pas, puis s'énerma et, sur une nouvelle observation de l'auteur, se fâcha. Elle vint à l'avant-scène, mit sa main en abat-jour pour masquer la rampe qui l'aveuglait et chercha des yeux Fabert dans la salle:

– Vous êtes là, Robert?... Ah! Oui, je vous vois... Qui est avec vous?

– Bertrand?

– Eh bien! Montez tous les deux... il faut que je vous parle.

– Après la répétition, dit Fabert... Enchaînez.

– Non! Il n’y aura pas de répétition. Nous avons une mise au point à faire, l’auteur et moi, et je ne jouerai plus avant cette explication nécessaire.

– Elle est folle! me dit Fabert, de l’air le plus convaincu.

– Pourquoi folle? Jenny est la comédienne la plus intelligente et la plus consciencieuse de Paris. Ce qu’elle veut vous dire mérite certainement d’être entendu.

– Que peut-elle avoir à dire? Elle doit jouer son rôle tel qu’il est écrit... C’est tout... Je ne suis pas un débutant qui demande conseil à ses interprètes.

Sur le plateau, Jenny s’impatiait:

– Vous venez ou vous ne venez pas?... Parce que moi...

Je pris l’initiative de répondre:

– Nous venons.

Je poussai Fabert, grondant et grommelant, vers le petit escalier provisoire qui, pendant les répétitions, relie la scène à la salle et au sommet duquel Jenny, son rôle à la main, nous attendait.

– Alors quoi? dit Fabert... Qu’est-ce qu’il y a?

– Il y a que je *ne peux pas* dire ce texte... Il y a que votre bonne femme est invraisemblable ou, en tout cas, qu’elle l’est pour moi... Je ne la comprends pas, je ne la sens pas, je ne la jouerai pas... Comment? Voici une femme à laquelle on vient annoncer, très maladroitement d’ailleurs, que son mari va partir avec une autre, qui adore ce mari et dont la seule réaction est de répondre: «*Très bien... Pourvu qu’il soit content, je suis contente*». Ça n’existe pas... Enfin, voyons, Robert, Dieu sait que vous avez connu des femmes, d’innombrables femmes... En avez-vous jamais rencontré une qui soit, quand elle se sent vraiment amoureuse, ce mouton bêlant?

– Une seule, dit-il fièrement, mais c’est celle-là que je peins dans *La Victime*... Et en fait, cette scène que vous dites invraisemblable est une scène authentique. Pour une fois, j’ai tout emprunté à la vie et, par une heureuse rencontre, j’ai ici un témoin irréfutable: c’est Bertrand qui a été l’interlocuteur, dans une scène réelle, de la femme que vous incarnez...

Jenny se tourna vers moi:

– Alors c’est vous, dit-elle, qui êtes responsable de ces niaiseries? Vous avez entendu de telles répliques?... Ça n’est pas possible... Ou la femme était une idiote (et alors ce n’est pas un rôle pour moi), ou elle jouait une comédie et feignait la grandeur d’âme parce qu’elle-même, de son côté, s’apprêtait à jouir glorieusement de sa liberté... En ce cas, elle redeviendrait humaine, mais ce serait une autre pièce.

J’étais placé dans une position embarrassante. Jenny avait cent fois raison; elle avait retrouvé, par intuition d’artiste, l’attitude qu’avait eue, dans la vie, la véritable Juliette. Seulement je ne pouvais le lui dire sans trahir, à la fois, Robert et Odette. Je me tus.

– Mais enfin répondez! dit Jenny. Avez-vous, oui ou non, connu cette Juliette? Et si oui, comment l’expliquez-vous?

– Oui, insista Fabert, parlez, Bertrand.

Je ne sais plus très bien ce que je répondis. Je me souviens de phrases commencées et non achevées, de vains efforts pour nuancer le personnage et pour le justifier aux yeux de Jenny, sans le compromettre aux yeux de Fabert. Le tout ne fut certainement pas convaincant car Jenny, triomphante, s'écria:

– Eh bien! Vous voyez!... Bertrand ne croit pas plus que moi à la pureté, à la résignation de Juliette...

– Je ne dis pas cela.

– Vous n'osez pas le dire, mais vous le laissez si clairement entendre...

Depuis un instant, Fabert s'était écarté de nous. Je le regardai et son aspect m'effraya. Il allait, arpentant la scène, du côté cour au côté jardin, en secouant la tête avec violence, tantôt passant les mains dans sa crinière léonine et tantôt se rongant les ongles avec fureur. Soudain il vint vers moi, les bras tendus, l'index en avant, les yeux menaçants.

– J'ai compris! dit-il. Jenny dit la vérité. *Vous* avez menti, Je me suis conduit comme un enfant. Je me suis adressé à l'amant d'Odette pour une démarche que seul pouvait faire un ami. Car je vous croyais mon ami...

Il eut un éclat de son fameux rire, qui ressemblait à un hennissement, un rire de théâtre digne de Frédérick Lemaître ou de Garrick. Je me mis à mon tour en colère:

– J'étais votre ami, je le suis encore, mais je suis aussi celui d'Odette... Son ami, pas son amant... Et vous le savez bien... Est-ce ma faute si vous m'avez placé dans une situation impossible?

– Donc vous avouez qu'Odette vous avait fait des confidences que vous m'avez cachées?

– Je n'avoue rien du tout; je dis seulement que ma position, entre vous deux, était difficile.

Mais déjà il ne m'écoutait plus. Il marcha vers le fond de la scène, en prononçant des mots que je ne compris pas, puis revint vers Jenny et moi, le visage détendu, presque souriant. Il plaça deux mains énormes sur les épaules de Jenny et la regarda avec une tendresse admirative.

– Tu es une grande artiste, dit-il... Très grande... Tu as compris, par ton seul instinct de comédienne, que ce que je te demandais de dire n'était ni vrai, ni vraisemblable... Et moi, qui suis aussi un grand artiste, dès que tu m'as indiqué le chemin, je l'ai suivi, contre mon sentiment, contre mon orgueil... J'ai vu, dans un éclair, la vérité... Et je vais la peindre... Ce sera très beau... Maintenant il faut refaire cette pièce et je te promets que cette fois, tu auras un rôle à ta mesure, un rôle que tu aimeras.

– J'en suis certain, dit Jenny qui semblait émue.

– Quant à vous, me dit-il, quant à vous.. Eh bien! vous m'aidez.

A ce moment le concierge du théâtre se montra timidement et dit à Fabert:

– Madame fait dire qu'elle est à la porte, avec la voiture...

On entendit le fameux rire:

– Madame est en bas?... Demandez-lui de monter jusqu'ici.

Un instant plus tard Odette parut, toute joyeuse:

– Tiens! dit-elle, je suis admise aujourd’hui... Et Bertrand aussi?... Ça va si bien que ça?... Bonjour, Jenny.

Fabert la regardait en secouant la tête:

– Tu es une petite garce, dit-il... mais je t’aime bien... Et toi aussi, tu m’aimes bien... Oui, que tu le veuilles ou non, tu n’aimes que moi... Je vais écrire, ma petite Odette, la plus belle pièce de ma vie.

– Je ne comprends pas, dit-elle, mais je te crois.

Fabert ne travaillait pas souvent; il faisait, chaque année, une seule pièce et l’achevait en trois ou quatre semaines. Mais, quand il était au travail, il s’y donnait tout entier. D’abord il racontait son sujet à tous ceux qu’il rencontrait, pour essayer des effets. Il contait bien, imitait les voix, mimait les expressions et trouvait son inspiration dans le mouvement du récit. Puis, quand il se croyait sûr de son scénario, il dictait des scènes à une secrétaire, habituée à saisir les phrases au vol tandis qu’il marchait dans son bureau, en occupant successivement les places de tous les interprètes. Enfin il relisait le brouillon et, à ce moment, me consultait parfois. La nouvelle version de *La Victime* me parut excellente. Avec un surprenant courage, il était allé jusqu’à l’extrême pointe d’une situation pour lui pénible. Cela faisait un drame fort et vrai, avec de nombreux aspects de comédie qui allégeaient la tension et formaient, avec les scènes violentes, d’heureux contrastes.

Je n’étais pas présent quand il lut la pièce à Jenny, mais je rencontrai celle-ci quelques jours plus tard:

– Vous connaissez le second état de *La Victime*? me demanda-t-elle... C’est vraiment bien, non?... Depuis deux ou trois ans, les sujets elle... C’est vraiment bien, non?... Depuis deux ou trois ans, les sujets de Fabert ne m’enchantaient plus... Je trouvais ses personnages inhumains, mais cette fois, chapeau! La vie même... à peine stylisée.

– Contente de votre rôle?

– Ravie... C’est facile à dire, à vivre... Pas de problème.

Les répétitions marchèrent aisément et vite. Fabert m’y convia quelquefois et il m’arriva d’y rencontrer Odette. Je ne l’avais pas revue seule depuis la découverte, par son mari, de la situation réelle. Ensemble, au théâtre ou dans le monde, ils semblaient parfaitement naturels et ne faisaient aucune allusion à un dissentiment quelconque entre eux. Bientôt la «générale» de *La Victime* fut annoncée. Une rumeur de succès enveloppait la pièce; le personnel du théâtre: habilleuses, machinistes, électriciens disaient leur confiance.

La représentation fut un long triomphe. Jenny était très aimée du public et les critiques exigeants, qui souvent reprochaient à Fabert le caractère sommaire de ses héros, reconnurent qu’il avait été, avec *La Victime*, plus loin que jamais dans la peinture des passions.

Quand le rideau, après douze rappels, se fut enfin baissé pour la dernière fois, les amis se ruèrent dans les coulisses. Avançant difficilement, à petits pas, dans un corridor encombré j’écoutais les conversations des gens qui me pressaient de tous côtés. Beaucoup avaient identifié les modèles:

– Étonnant!... Quoi?... Jenny est arrivée à parler tout à fait comme Odette Fabert.

– Oui, et c'est d'autant plus remarquable que les deux femmes se ressemblent si peu.

– Et Bertrand?... Hallucinant!... Jusqu'à sa manière de marcher...

– Faites attention, mon vieux, il est derrière vous.

Quand la vague qui me soulevait déferla dans la loge de Jenny, où se tenaient aussi Robert et Odette, une amie, maladroite ou féroce, dit à celle-ci:

– Je vous ai bien reconnue.

Odette éclata d'un rire sincère et gai.

– Moi? dit-elle... Mais je ne joue aucun rôle dans cette histoire.

– Comment?... Et Juliette?...

– Juliette ne me ressemble pas plus que vous à *La Dame aux camélias*.

Puis, se tournant vers Fabert qui, debout à côté d'elle, porté par son triomphe, accueillait les compliments avec une sérénité olympienne, elle murmura:

– Tu as entendu cette sottise? Il y a des gens qui n'ont aucune idée de ce qu'est une œuvre d'art.

– Chère Odette! dit-il.

Et se penchant vers sa femme, il l'embrassa.

Mme Astier, absente de Paris, avait reçu deux fauteuils de balcon, mais n'assistait pas à la répétition générale de *La Victime*.

DEVOIR:

1. Faites la liste des termes qui se rapportent au théâtre.
2. Faites les portraits de deux couples.
3. Commentez le titre de la nouvelle. A qui s'adressent les paroles?
4. Commentez la phrase de Mme Fabert: «Il y a des gens qui n'ont aucune idée de ce qu'est une œuvre d'art.»
5. Aimez-vous le théâtre? Parlez du spectacle qui vous a vraiment impressionné.
6. Traduisez et apprenez par cœur les mots et les expressions de la nouvelle, faites-les entrer dans les phrases:

abnégation (f)

abuser

arpenter

attendrissement (m)

avertir

avide

circonlocution (f)

convier

couleur (f) locale

cousu de câble blanc

crinière (f) léonine

croisière (f)

fugue (f)

grommelant

hennissement (m)

interminable

irréfutable

jouir

masquer la rampe

mélo (m)

mouton (m) bêlant

mule

niaiserie (f)

placement (m)

dans l'exécution	plaider
déferler	proue (f)
déloyauté (f)	réquisitionner
détendu	ressentiment (m)
ê. admis	ronger les ongles
ê. sublime	sans emphase
enchaîner	se ruer
fameux	soucieux
feindre	tolérer les caprices
féroce	transposer
flatteur (m)	verve (f)

LA RENTREE

Dans la voiture, en roulant vers la gare, le petit Alain, fut très gai. Il n'avait jamais quitté la maison et l'idée d'entrer, comme interne, dans une école de montagne, ne lui déplaisait pas. Des camarades lui avaient raconté que l'on y travaillait moins qu'au lycée. Alain avait vu le directeur. M. Benzod, quand celui-ci était venu à Paris, et il l'avait trouvé doux et rassurant.

– Vous savez, papa, il a dit que, pendant l'hiver, les lasses de l'après-midi sont supprimées et que les élèves patinent ou font du ski.

– J'espère que tu feras aussi un peu de latin, soupira M. Schmitt, tu en as besoin.

Sur le quai, devant un train aux voitures neuves et brillantes, Alain se mit à chanter de plaisir. Il était fier de son costume beige, de sa valise de cuir, de ses gants marron, fier surtout de partir en voyage seul avec son père.

– Qu'est-ce que nous allons faire dans le train, papa?

– Pour moi, j'ai apporté du travail, mon petit... Toi? si tu veux, je vais t'acheter des journaux illustrés... Tu n'as pas de livre?

– Non, papa, mais ça ne fait rien... Je me promènerai dans le couloir... Je regarderai la voie...

Il disparut et revint, deux minutes plus tard, tout excité:

– Papa! J'ai trouvé un camarade!... Jean-Louis Dujarrique... Il est trois compartiments plus loin, avec sa mère.

– Il rentre, lui aussi?

– Oui, mais pas dans la même école que moi: lui, ça s'appelle le Prieuré.

– C'est dommage qu'il n'aille pas chez M. Benzod; vous auriez été deux Français. Mais vous pourrez vous voir de temps à autre... En attendant, va le rejoindre et jouez ensemble pendant le voyage.

Bertrand Schmitt aimait les enfants, mais ne pouvait cacher son impatience quand son travail était interrompu par eux. Alain, qui connaissait l'air absent de son père, se hâta de disparaître. Le train roulait. M. Schmitt, quand il levait ses yeux distraits, voyait deux garçons de douze ans, passer et repasser dans le couloir, sur un fond de poteaux, de rivières, de collines. Une heure plus tard, Alain revint, très ému:

– Papa, vous savez ce qu’il m’a dit Jean-Louis? Qu’il est très malheureux dans son école... Que les grands sont cruels... Qu’on lui prend tout, ses livres, ses bonbons, et que, s’il résiste, ils le boxent ou le pressent contre un mur jusqu’à ce qu’il étouffe.

– Et pourquoi ne se défend-il pas?

– Mais papa, il est le seul Français de l’école... Il a supplié sa mère de ne pas le renvoyer au Prieuré, de le garder à la maison, à Paris, mais elle ne veut pas parce qu’elle vient de se remarier avec un Russe dont elle est amoureuse, le colonel Kiriline... et Jean-Louis la gêne.

Son père le regarda avec surprise.

– Qui t’a raconté cette histoire?

– Jean-Louis.

– Jean-Louis a tort de parler de ses parents sur ce ton.

– Sur quel ton, papa? Il m’a dit qu’il aime beaucoup sa maman, qu’elle aussi l’aimait, que depuis la mort de son père elle s’est occupée de lui très bien... Mais maintenant elle est amoureuse.

– N’emploie pas des mots que tu ne comprends pas... Comment est-elle, cette Mme Dujarrique?

– Mais, papa, elle ne s’appelle plus Mme Dujarrique; elle s’appelle Mme Kiriline... Elle est très jolie... Voulez-vous que je vous conduise dans son compartiment? C’est tout près.

– Tout à l’heure, mon petit.

– Papa, est-ce que vous croyez que, s’il y a des grands chez M. Benzod, ils vont me battre?

– J’espère bien que tu rendras les coups. D’ailleurs, M. Benzod m’a paru être un homme énergique, qui doit maintenir la discipline dans son école... Va rejoindre ton ami.

A Dijon, M. Schmitt descendit sur le quai de la gare pour faire quelques pas et y trouva les deux enfants. Jean-Louis était un beau petit garçon, aux grands yeux tristes et profonds.

– Papa, je vous présente Jean-Louis.

Bertrand Schmitt essaya de donner quelques conseils:

– Si les grands vous persécutent, il faut aller à eux, faire amitié avec eux... Je ne pense pas qu’au fond ils soient méchants.

– Ces types-là? dit Jean-Louis... Ils se ficheraient rudement de moi... Si on ne dit pas comme eux, ils vous mettent en quarantaine...

Au départ, Alain remonta dans le compartiment de son père.

– Savez-vous ce que me disait Jean-Louis, papa, au moment où, vous nous avez rejoints?... Il disait: «Je suis tellement malheureux de retourner dans cette boîte que je voudrais me jeter sous les roues, seulement je n’ose pas... Pousse-moi, Alain, tu me rendras service et je te laisserai toute ma fortune...» Parce que vous savez, comme il a perdu son papa, il a une fortune... Mais moi, je n’ai pas voulu.

– J’espère bien... Il est un peu fou, ton ami...

– Non, il n'est pas fou... Vous savez, papa, il dit que si sa mère se représentait sa vie là-bas, les batailles avec les grands et, le soir, dans son lit, quand il pleure, elle n'aurait pas le courage de le renvoyer dans cette école...

– Conduis-moi chez cette dame.

Mme Kiriline était d'une beauté surprenante. Elle fit, d'une voix douce, des remarques fines et mélancoliques sur l'enfance. Bertrand s'assit et ne quitta plus le compartiment. Quand le maître d'hôtel parut, il prit quatre tickets et les voyageurs déjeunèrent ensemble. Les enfants, silencieux, écoutaient les parents citer des titres de livres, des noms de musiciens. Ils se sentaient oubliés. De temps à autre, Jean-Louis regardait Alain et ses yeux semblaient dire: «Tu vois, c'est ainsi qu'elle est...» En sortant de table, Bertrand, sans y penser, entra dans le compartiment de Mme Kiriline et les enfants allèrent jouer dans le couloir.

– Nos fils font bon ménage, dit-elle... J'espère qu'ils pourront se voir un peu là-bas.

Il hésita un instant.

– Je m'excuse, dit-il, de vous parler d'un sujet qui me regarde si peu, mais les hasards d'une confidence d'enfant m'en font presque un devoir... Vous ne vous rendez certainement pas compte de l'état d'esprit de votre fils... Savez-vous ce qu'il a dit au mien?

Mme Kiriline parut bouleversée. Par la fenêtre on voyait les collines devenir des montagnes, les sapins succéder aux chênes, les chalets aux maisons, les torrents aux rivières.

– Mon Dieu! dit-elle... Mais c'est affreux... Pauvre petit... Je sentais bien qu'il n'aimait pas cette école, mais je mettais cela sur le compte de la paresse... Et surtout de la jalousie... Car il déteste mon mari, et il a tort, car que pourrais-je faire sans un homme dans la maison? Même pour lui, ce sera bientôt un précieux appui...

– Bien sûr, dit Bertrand, mais votre fils est un enfant; il ne raisonne pas.

Elle avait les yeux pleins de larmes.

– Que faire? dit-elle. Pensez-vous que je devrais le ramener à Paris et renoncer à ce projet? Mon mari serait si fâché... Il dit que je gâte Jean-Louis et que je le jetterai dans la vie très mal préparé... Je crois qu'il a raison. Jean-Louis est un petit garçon qui a trop d'imagination... Depuis ce mariage il croit qu'il est une victime... Ce n'est pas vrai, pas vrai du tout, mais quand un enfant s'est mis une idée dans la tête...

Mme Kiriline et son fils descendirent deux ou trois stations avant Bertrand. Quand ils furent partis, Alain resta quelques instants silencieux.

– Papa, dit-il enfin, si les grands sont trop méchants, je vous télégraphierai et vous viendrez me chercher, n'est-ce pas?

DEVOIR:

1. Comparez la vie des garçons.
2. Pourquoi Jean-Louis est malheureux?
3. Décrivez la vie de Mme Kiriline.
4. Quels problèmes psychologiques sont évoqués dans la nouvelle?
5. Formulez votre opinion sur les sujets suivants:
 - Faut-il punir des enfants?

- Est-ce qu'il existe la violence dans les écoles secondaires?
- Quel rôle joue le père dans l'éducation de l'enfant?
- Faut-il préparer les jeunes gens à la vie dans la société?

FLEURS DE SAISON

Etienne Carlut descendit du taxi devant la porte principale du cimetière Montparnasse. Il portait une botte de chrysanthèmes où flambaient tous les feux de l'automne, du rouille au jaune clair. Quand il passa devant les deux gardiens qui surveillaient l'entrée, l'un d'eux le salua. Embarrassé par ses fleurs, il répondit seulement d'un signe de tête.

– Vous le connaissez, chef?

– Un peu, oui... C'est un professeur... On a enterré sa dame dans la Septième Division, fin septembre... Il vient tous les jeudis... parce qu'il n'a pas classe ce jour-là... Il m'a expliqué ça... au début.

– Trop jeune pour un veuf... Il ne viendra pas longtemps.

– On ne sait jamais... Non, on ne sait pas... Ça dépend comment sont les gens.

S'ils avaient interrogé là-dessus l'homme vêtu de noir, à courte barbe, qui portait si maladroitement ses chrysanthèmes, tantôt dans ses bras, comme un bébé, et tantôt derrière son dos, il eût répondu qu'il viendrait là chaque jeudi jusqu'à sa mort que d'ailleurs il souhaitait prochaine. La disparition subite de Lucile avait été pour lui un désastre irréparable que son esprit se refusait à accepter. Ils avaient été mariés cinq ans et elle avait transformé sa vie. Avant elle, il était un homme grave (un peu ennuyeux, disaient les femmes), à qui son travail seul importait. Il aimait faire son cours, corriger des copies, préparer sa thèse de doctorat. Le monde extérieur n'avait guère existé à ses yeux.

Soudain, dans un hôtel de montagne où il passait ses vacances il avait rencontré Lucile, d'une si rare beauté, avec sa chevelure d'or, ses yeux violets, sa nuque inclinée, ses ripailles bondissantes, que, pendant ces cinq années, il avait toujours eu peine à la croire réelle. Alors même qu'il la tenait, nue, dans son lit et qu'elle le regardait en dessous, victime consentante, elle lui semblait un personnage de légende ou de féerie. Elle évoquait pour lui Shakespeare et Musset. Il se reprochait, quand il faisait de tels rapprochements, d'être jusque dans l'amour, un professeur impénitent, un pédant. Non, Lucile n'était pas une réplique d'héroïnes imaginaires, mais une femme aux sourires tendres, au visage changeant, au corps souple et frais. Coquette, elle l'avait parfois taquiné, inquiété. Il ne se souvenait plus que de son charme, inimitable.

– J'ai perdu plus que je ne possédais, se disait-il en se dirigeant vers la tombe, pour lui sacrée.

Troisième Sud, deuxième Ouest. Les premières semaines il avait eu besoin de ces indications pour retrouver son chemin. Maintenant il allait droit à la pierre, marbre gris cendré, sur lequel on lisait seulement *Lucile Carlut, née Auban (1901–1928)*. Il avait un instant pensé à une inscription latine: *Conjugi, amicae*, mais elle n'aurait pas approuvé. Pour arriver à la sépulture il passait devant les caveaux de

familles puissantes, monuments hideux, les uns gothiques, d'autres égyptiens qui rappelaient la richesse de quelque magnat de l'acier ou de l'épicerie. Combien il préférerait la dalle unie, sans ornement, dernier présent qu'il eût choisi avec amour pour sa femme. Le dernier? Non, pas tout à fait, puisqu'il y avait ces chrysanthèmes dont elle eût si bien loué les teintes enflammées. Était-il possible qu'elle fût sous cette dalle? Il croyait entendre sa voix:

– Tu m'as encore apporté des fleurs? Mais comme c'est gentil!

Il se souvenait de sa propre incrédulité, de son refus passionné quand le médecin, après s'être penché sur le cœur de Lucile, avait dit: «C'est fini». Comment avait-elle pu le laisser seul? Cela ressemblait si peu à Lucile, attentive, prévenante et qui ne désespérait jamais.

Il plaça ses chrysanthèmes, obliquement, sous l'inscription, puis resta là debout, méditant. Chaque semaine il s'imposait d'évoquer les étapes de leur bonheur: fiançailles, voyage de noces, longues nuits d'amour; intimité délicieuse quand, assis à sa table de travail, il levait les yeux et rencontrait ce sourire furtif, complice; puis attente émue de leur enfant. Ils avaient été d'accord sur tout, sur la décoration de l'appartement comme sur les pièces de théâtre qu'ils souhaitaient voir. Elle lisait si bien en lui qu'elle répondait à une phrase avant qu'il l'eût prononcée. Maintenant il n'avait plus ni femme, ni fils.

– Pauvre Lucile! Tes derniers mots ont été pour me rassurer. Puis, au milieu d'une phrase...

Pendant tout l'hiver il revint chaque jeudi. Chaque fois il apportait des fleurs différentes, montrant autant d'imagination pour charmer la morte que jadis pour plaire à la vivante. A Noël il se souvint de la joie enfantine que donnaient à Lucile l'arbre minuscule et illuminé, les présents qu'ils déposaient l'un et l'autre sous ses branches; il orna la tombe de feuillages verts, de houx, de bruyères. Puis les jours, de semaine en semaine, s'allongèrent. Il commença de trouver sur les charrettes des fleurs nouvelles. Un jour de mars il apporta un bouquet de violettes et de primevères. Le ciel était pur, le soleil déjà tiède; la lumière jouait sur le marbre. Il éprouvait une sorte de bien-être et aussitôt se le reprocha.

Comme toujours il entra en rêverie. 2Tu aimais le printemps. Le premier jour où tu pouvais sortir sans manteau, avec quelques fleurs au revers de ton tailleur, tu avais chaque année un air triomphant. Jamais plus je ne verrai ta démarche de déesse...» Malgré lui il tourna la tête. Une jeune femme vêtue de noir venait d'entrer dans l'allée; elle s'arrêta à dix mètres de lui devant une tombe. Elle portait dans ses bras une gerbe qu'elle disposa sur une pierre d'un mouvement gracieux. Puis elle s'agenouilla sur le soubassement.

Son chapeau cachait en partie son visage. Etienne guetta le moment où elle tournerait la tête. Quand elle se releva, il vit qu'elle pleurait. Ses traits étaient graves et purs. Les cheveux noirs encadraient un front haut. Le manteau, longue jaquette, soulignait une taille étroite. Elle ne regarda pas autour d'elle avant de s'éloigner. Se glissant entre tombes et caveaux, elle rejoignit la grande allée. Lorsqu'il entendit s'éloigner le bruit de ses pas sur le gravier, il alla regarder la pierre devant laquelle la jeune femme s'était agenouillée. Il lut: *Antoine Constant – 1891–1928*. Elle pleurait

donc un mari, non un père, ni un fils. Puis il pensa: «Peut-être un amant». Mais il ne le crut pas.

Le jeudi suivant, sans se rendre compte qu'il espérait la revoir, il vint exactement à la même heure. Elle ne parut pas. Il attendit longtemps et sa méditation fut plus triste encore que de coutume. Il s'apitoyait sur lui-même. Sa vie était tout à fait vide. Il n'avait pas d'amis intimes. Lucile et lui tenaient sévèrement leurs familles à distance pour ne pas leur permettre d'envahir deux vies qui se suffisaient l'une à l'autre.

«Quelle différence, pensa-t-il, entre ce qu'étaient alors nos soirées et ma présente solitude! Qu'il est triste de dîner rapidement, sans appétit, puis de gagner son fauteuil, de lire les journaux du soir, d'essayer en vain de s'intéresser à un livre, puis d'attendre pendant des heures un sommeil qui ne vient plus».

Son travail l'avait passionné quand il le partageait avec sa femme. Il lui lisait une phrase, attendait sa réaction, toujours sensible et intelligente. L'heure venue ils gagnaient leur chambre. Qu'elle était adorable en toilette de nuit, ses cheveux défaits. Serait-il à jamais privé de ce qui était le plaisir le plus vif?

Jamais plus! Il fallait bien dire «Jamais plus» aux caresses, puisque l'idée de se remarier, ou même de courtiser une autre femme lui paraissait sacrilège. Comment aurait-il répété à une autre les mots qu'il avait trouvés pour celle-ci? Comment eût-il introduit une intruse dans un logis qu'il avait tout entier consacré à la mémoire de Lucile? Il y avait des portraits d'elle sur tous les meubles. Dans les armoires les robes restaient là où elle les avait accrochées. M^{me} Auban, sa belle-mère, qui habitait la province, avait suggéré, après l'enterrement, qu'il devrait les donner à des œuvres.

– Mais oui... Bien sûr... Vous ne pouvez rien en faire, mon pauvre ami... Elles ne feront que vous attrister.

Cette pensée lui avait paru coupable et vile.

Près de lui une vieille femme passa. Elle portait de l'eau dans une boîte de fer-blanc, sans doute pour ranimer des fleurs. Un nuage passa devant le soleil. Etienne frissonna et, après un dernier regard à la plaque de marbre gris, partit. Mais sans l'avoir voulu, au lieu de regagner directement la grande allée, il fit un coude et passa devant la tombe d'Antoine Constant. Une botte d'iris, encore fraîche, l'ornait. L'inconnue était venue la veille, peut-être le matin.

Deux jeudis encore, il ne la vit pas. Le troisième, quand il arriva, elle était déjà là. Etienne eut l'impression qu'elle jetait de rapides coups d'œil, à la dérobée, sur les fleurs qu'il développait. C'était des tulipes, rouges et jaunes. «Non, ça ne fait pas deuil», pensa-t-il. «Pas du tout... Mais tu les aurais aimées. Tu disais: il faut réveiller cet austère bureau... Hélas! C'est toi seule que je voudrais réveiller, tes joues embaumées, ton front tiède». Puis, coulant à son tour un regard vers la dame en noir, il observa ce qu'elle avait apporté. Elle avait, comme lui, choisi ce jour-là des couleurs vives, mais des œillets, non des tulipes.

Après cela il la vit chaque jeudi. Elle arrivait tantôt avant, tantôt après lui, mais restait fidèle au jeudi. «Cela ne peut être à cause de moi», se disait-il. Pourtant il attendait son arrivée avec une vague émotion. Chacun des deux donnait de grands soins au choix des fleurs et observait maintenant plus franchement ce que l'autre

offrait à une ombre. Il s'établissait entre eux une sorte de compétition et les morts en profitaient, car la qualité des gerbes allait s'améliorer. Ils apportèrent en même temps les premières roses, mais celles de la dame étaient rouges, celles d'Etienne, rose thé. Puis ils tirèrent de véritables feux d'artifice de glaïeuls multicolores.

Il attendait qu'elle fût assez loin avant de partir lui-même, craignant de l'embarrasser s'il avait l'air de la suivre, de chercher à lui parler. Elle ne le souhaitait évidemment pas, car elle marchait d'un pas rapide, sans regarder derrière elle.

Un jour de mai, comme il débouchait de la rangée des nécropoles cossues et allait vers la tombe de Lucile, il entendit un bruit de voix et vit le gardien, qu'il connaissait, tenant par le bras la vieille femme que lui-même avait remarquée plusieurs fois alors qu'elle portait un récipient plein d'eau. Elle cherchait à se dégager. Le gardien semblait prendre à témoin la jeune femme en noir et, lorsqu'il aperçut Etienne, dit :

– Tenez, voilà Monsieur qui est aussi dans le coup.

Etienne, sa gerbe à la main, s'approcha du groupe :

– Que se passe-t-il ?

– Il se passe, dit le gardien, que j'ai pris cette femme en train de voler des fleurs... Oui, Madame... Elle en a pris, entre autres, qui étaient à vous, et aussi à vous, Monsieur... Voilà plusieurs semaines que je la guette, mais cette fois, la main dans le sac...

La jeune femme semblait bouleversée.

– Lâchez-la, dit-elle. Pour moi, cela n'a aucune importance. Ces fleurs étaient fanées; je venais justement pour les remplacer.

– Fanées? dit le gardien. Pas toutes... Elle sait bien choisir, dans chaque bouquet, ce qui peut encore tenir... Tenez, allez voir, au numéro 107, huitième division, comment elle s'arrange... Elle a dans son bocal une botte de muguet qui ne lui a pas coûté cher, je vous assure. Ils sont venus de partout.

– Où est le mal? dit la jeune femme. Elle ne les prend pas pour les vendre.

– Pourquoi faites-vous ça? dit Etienne à la vieille.

Il la regarda mieux; elle n'avait pas un visage vulgaire; elle baissait les yeux.

– Pourquoi faites-vous ça? répéta-t-il. Vous n'avez pas d'argent pour acheter des fleurs? C'est ça?

Elle releva la tête :

– Bien sûr, c'est ça... Qu'est-ce que ça pourrait être?... Qu'est-ce que vous feriez, vous, Madame, si vous aviez là-bas la tombe de votre fils... et un mari si avare qu'il vous refuse même un brin de muguet, même un bouquet de violettes?... Hein? Qu'est-ce que vous feriez?

– Je ferais comme vous, dit bravement la dame en noir.

– Oui, dit le gardien, mais moi j'ai une consigne.

Enlevant son képi, il lâcha la vieille et prit Etienne à témoin.

– Enfin, Monsieur... Quoi? Vous avez été dans l'armée, sûrement?... Une consigne est une consigne... Je ne suis pas plus dur qu'un autre, mais service, service...

– Puisqu’il n’y a pas de plainte, dit Etienne. Madame et moi, nous venons ici chaque jeudi et changeons nos fleurs. Si, dans celles de la semaine précédente, on peut encore en trouver de bonnes, tant mieux!

– Bien... bien..., dit le gardien. Si vous êtes contents, tout le monde est content...

Puis se tournant vers la coupable:

– Vous pouvez disposer, dit-il.

Etienne donna un peu d’argent à la vieille et la dame en noir tint à ajouter quelque chose. Puis Etienne alla méditer, comme chaque semaine, sur la tombe de Lucile. Mais il avait été agité par cet incident et il ne put se recueillir aussi profondément que de coutume. Les images familières qu’il essayait d’évoquer lui échappaient. Quand la dame en noir partit, il la rejoignit, délibérément.

– Je vous remercie, dit-elle. Il est heureux que vous soyez arrivé. Un homme a plus d’autorité.

– Pauvre femme! Nous comprenons, vous et moi, mieux que personne, son besoin de faire quelque chose, si peu que ce fût pour un être aimé.

– Oui, dit-elle... On le fait pour eux et on le fait pour soi.

– Pour les garder vivants en soi.

Elle le regarda, étonnée et reconnaissante.

– Vous sentez cela exactement comme moi... D’ailleurs j’avais remarqué depuis longtemps cette... tendresse avec laquelle vos fleurs étaient choisies... Vous aimiez beaucoup votre femme, M. Carlut?

– Vous savez mon nom.

– Un jour où vous n’étiez pas là j’ai regardé... J’ai vu qu’elle était morte à 27 ans... C’est affreux.

– Affreux! Elle était si parfaite... Belle, douce, spirituelle...

– C’est comme moi, j’ai perdu le meilleur mari de la terre... Vraiment, je ne connais aucune femme qui ait été aimée avec tant de délicatesse et protégée avec tant de bonté.... Presque trop... Antoine faisait tout pour moi et sa mort m’a laissée absolument désemparée.

– Qu’il est mort jeune! Oui, je vous avoue que moi aussi, poussé par un sentiment de... curiosité et de... sympathie, j’ai été lire l’inscription... Là j’ai vu 1891–1928... Qu’est-il arrivé?

– Un accident de voiture... On me l’a ramené un soir sans connaissance... Il m’avait quittée le matin en plein bonheur... Il venait d’être promu chef de service.

– Il était fonctionnaire?

– Non... Une grande usine de produits chimiques. A 37 ans il devenait le troisième personnage de l’affaire. Il en aurait été très vite le grand patron.

– Vous avez des enfants?

– Je n’ai même pas cette consolation.

Ils arrivaient à la porte principale. Le gardien-chef les salua, un peu goguenard.

– Tiens! dit-il à son adjoint quand ils se furent éloignés, ces deux-là... Oh! Ça vaut mieux... Quoi?

Le jeudi suivant, comme si c'était une convention désormais acceptée, ils firent ensemble ce même trajet après la visite aux tombes. Etienne parla de sa vie. Il était professeur de première dans un grand lycée de Paris; il écrivait aussi. Une revue lui avait demandé d'être son critique littéraire.

– Quand ma femme est morte, j'avais commencé une pièce. Je n'ai pas eu le courage de m'y remettre.

– Il faut, dit-elle. Votre femme l'aurait souhaité.

Il s'anima:

– Oh cela! Certainement. Elle m'encourageait à chercher ma voie de ce côté.

M^{me} Constant dit qu'elle aussi aimait le théâtre. Elle avait fait des études littéraires assez poussées: deux bachots, une licence d'anglais.

– Mais c'est bien! Et ce milieu d'affaires ne vous ennuyait pas?

– Non, tant qu'Antoine vivait. Pour lui faire plaisir je recevais n'importe qui... Par goût j'aurais préféré rencontrer des écrivains, des artistes, mais avec lui...

Il demanda si elle avait vu dans ce cimetière le monument de Sainte-Beuve, celui de Baudelaire. Elle ne les connaissait pas; il offrit de l'y conduire. Elle les trouva hideux.

– Non, dit-il. C'est une question d'époque.

Ils avaient fait ainsi une promenade assez longue, parlant avec tant d'ardeur qu'ils ne virent pas le ciel se couvrir et n'entendirent même pas les grondements lointains d'un orage. Quand ils arrivèrent à la porte de grosses gouttes tombaient.

– Je vais prendre un taxi, dit-elle. Il y a une station un peu plus loin.

– Je vous imiterai. Ceci est plus qu'une ondée, c'est un déluge.

Ils marchèrent vite, puis, leurs vêtements transpercés, coururent. A la station il y avait un seul taxi.

– Montez vite, dit-il.

– Et vous?

– Moi je vais attendre. Il en viendra bien un autre.

– Par ce temps? Ce n'est pas sûr. Je ne peux pas vous déposer en route?

– Où allez-vous?

– Chez moi, dit-elle. Avenue Mozart.

– Mais c'est providentiel. J'habite à côté, rue de la Pompe. C'est moi qui vais vous déposer.

Ils firent assaut de générosité, puis elle céda et donna son adresse. Quand ils se virent ensemble dans le taxi, ils eurent l'un et l'autre un mouvement de timidité. Ils s'étaient enfoncés dans les deux coins opposés et ne parlaient pas. Lui se souvenait d'un soir où il avait reconduit à pied une collègue du lycée et où Lucile les avait rencontrés. Elle avait été fâchée.

«Si je ne t'avais pas vu, me l'aurais-tu dit?

Il avait répondu: «Bien sûr... Elle était souffrante et s'accrochait à moi; je ne pouvais l'abandonner... D'ailleurs elle a vingt ans de plus que toi.

Qu'est-ce que cela prouve? Elle est encore très bien».

«Que dirais-tu», demandait-il silencieusement à Lucile pendant que le taxi passait devant la gare Montparnasse, «que dirais-tu en me voyant enfermé avec une

femme jeune et belle... Et vivante», pensa-t-il encore. «Il me semble que c'est toi qui es avec moi dans cette voiture, tes seins gonflant le chandail noir... Ah! que j'ai honte de me sentir prêt à revivre!.. J'éprouve un tel besoin de toi...» Il soupira. La dame en noir le regarda d'un air compréhensif et mélancolique.

– Vous êtes malheureux, dit-elle. *Nous* sommes malheureux.

– Vous vivez seule?

– Oui... Enfin avec une vieille servante, Amélie... Oh! Elle est parfaite. Elle avait élevé mon mari. Elle fait tout dans la maison... Et vous?

– Je suis seul aussi. Une femme de ménage vient le matin, Elle part à cinq heures en me laissant un dîner froid.

Il avait peine à parler, ne pouvant avouer ses pensées véritables ni l'émotion éveillée en lui, par la présence, si proche, de ce corps féminin. Le soleil était revenu et faisait briller les dorures des Invalides.

– Que c'est beau! dit-il. Est-ce que vous éprouvez comme moi un obscur sentiment de rancune parce que le monde reste beau quand...

Elle dit avec passion:

– Je n'aurais pas su le dire, mais je le sens.

Il demanda si elle venait chaque semaine en taxi.

– Oui, à cause des fleurs. Quand mon mari vivait nous avions une voiture, mais c'était lui seul qui conduisait.

– Je prends aussi un taxi, pour la même raison... Les fleurs...

Il hésita longtemps puis dit, de la même voix basse et timide:

– Est-ce que... Enfin... Cela va vous paraître bizarre, mais puisque nous faisons le même trajet, et le même jour, ne pourrions-nous pas faire taxi commun? Je viendrais vous chercher.

– Vous êtes gentil... Mais je n'aimerais pas qu'Amélie... Dieu sait ce qu'elle penserait en me voyant partir avec vous.

– Faisons le contraire. Prenez un taxi à votre porte et passez me prendre. J'attendrai devant la maison.

– Ce serait déjà mieux. Mais *eux*... croyez-vous qu'ils approuveraient?

– Pourquoi non? Nous allons remplir un même devoir de piété, d'amour...

– Laissez-moi réfléchir. En tout cas je n'accepterai pas de vous laisser payer le taxi.

– Cela n'est pas une difficulté, nous partagerons les frais, si vous y tenez.

– Nous verrons, dit-elle. Me voici arrivée.

Elle ôta son gant pour lui tendre une main aux doigts longs, très blanche, avec un anneau.

Le jeudi suivant, ils vinrent au cimetière chacun de son côté, mais à la sortie sans s'être concertés, ils allèrent ensemble jusqu'à la station et prirent le même taxi. Pendant le trajet elle dit: «J'ai pensé à votre offre si gentille. Je crois que je peux l'accepter. C'est vrai qu'il est absurde de payer chaque semaine deux taxis. Et votre présence me fait du bien. Jeudi prochain j'irai vous prendre».

Cela devint un rite. Elle arrivait rue de la Pompe, tenant ses fleurs sur ses genoux; il attendait sous le porche, une gerbe à la main. Le taxi s'arrêtait; Etienne montait. Ils avaient décidé de ne pas aller tout à fait jusqu'à la porte du cimetière pour que le gardien ne les vît pas arriver ensemble. Ils descendaient avant le coin et, à partir de là, avançaient à une certaine distance l'un de l'autre après s'être dit, d'un air de complicité qui contenait l'esquisse d'un sourire: «A tout à l'heure».

Depuis qu'ils faisaient ensemble de si nombreux trajets, ils s'étaient mis à parler de toutes choses. Les fleurs avaient été un de leurs premiers sujets de conversation. Ils aimaient tous deux celles de l'été et les bouquets champêtres où l'avoine se mêlait aux bleuets. Maintenant ils composaient leurs gerbes, pour les pauvres morts sans doute, mais aussi l'un pour l'autre.

Etienne que ses devoirs de critique amenaient à lire beaucoup, dirigeait les lectures de la jeune femme, lui prêtait des livres. Quand elle les lui rendait, il était frappé par la justesse de ses jugements. Elle avait plus de sérieux que Lucile. A peine eût-il conçu cette pensée qu'il se la reprocha.

D'un commun accord ils ne quittèrent guère Paris pendant l'été, sinon pour des visites de quelques jours à leurs familles provinciales. Le bout de l'an pour Lucile devait être célébré en juillet. Il fut touché de voir, dans l'église, modestement assise au dernier rang, Gabrielle Constant. Car il connaissait maintenant le prénom de la dame en noir.

– Je ne l'aime pas, lui avait-elle dit, mais c'est une tradition de famille.

En août, comme il faisait très chaud, elle se permit de porter le deuil en blanc et noir.

– Antoine n'aimait pas me voir en noir, dit-elle en manière d'explication et d'excuse.

Un soir il l'avait invitée à dîner avec lui en plein air, aux environs de Paris. Assis à une petite table, dans l'ombre, ils avaient parlé avec abandon et confiance.

– Antoine trouvait grand plaisir à dîner au Bois et il est vrai que c'est charmant... Paris et la forêt mêlés... Souvent il arrivait du bureau et me disait à l'improviste: « Viens... On va au Bois... » C'était un merveilleux mari.

– Voilà qui ne devait pas être difficile avec une femme comme vous.

– Pourquoi?

– Parce que vous avez tout, la beauté, l'esprit, un caractère excellent...

– Ne vous avancez pas trop. Vous ne me connaissez pas. Il m'est arrivé de faire au pauvre Antoine des scènes terribles.

– Vraiment. Je ne vous vois guère dans ce rôle.

Elle rit, puis se reprit et ramena sur son visage un voile de tristesse.

– Si! Pauvre Antoine... Il était d'une jalousie malade... Moi, sûre de ma fidélité, je jouais quelquefois avec le feu... Mon mari se fâchait; je ripostais. Je regrette de l'avoir parfois irrité... Mais souvent c'était sa faute.

Soudain, pleine de remords, elle l'avait regardé avec terreur, prière et amour.

– Mon Dieu, qu'est-ce que je viens de vous dire? Oubliez-le... Cette soirée trop belle incite aux confidences, même dangereuses... J'aurais tant besoin, ajouta-t-elle avec désespoir, par un soir comme ça, qu'il fût là, près de moi...

Des larmes ruisselèrent dans l'ombre. Elle se détourna et tamponna ses yeux.

– Enfin je suis jeune, toute jeune et ma vie est finie... Je suis la plus malheureuse des femmes.

Il posa sa main sur celle de la jeune femme.

– Non, dit-il, il n'est pas vrai que tout soit fini pour vous... La vie n'est pas ainsi... Les saisons reviennent chaque année, avec leurs fleurs particulières... S'abandonner à l'obsession du passé n'est ni sain, ni sage... C'est détourner les souvenirs de leur rôle humain... Mais oui... Ils sont destinés à nous faire vivre, non à nous empêcher de vivre, à nous donner du courage et non à nous en ôter... Parce que vous et moi avons été heureusement mariés, nous savons qu'un mariage harmonieux est possible... Vous ne croyez pas?

Elle ne retira pas sa main, le regarda à travers le rideau des larmes d'un air interrogateur, puis secoua la tête.

– Non, je ne crois pas... Ce qu'il y a de triste, ce n'est pas la tristesse; ce serait que l'on puisse cesser d'être triste... Je me suis juré d'être fidèle.

– Moi aussi! répondit-il, presque farouche. La douleur est encore de l'amour.

Le maître d'hôtel arrivait pour leur faire choisir un dessert. Elle commanda des fraises au sucre, puis aiguilla la conversation vers des sujets moins personnels.

Le lendemain elle vint le chercher comme de coutume pour aller au cimetière. Ils furent l'un et l'autre gênés et contraints pendant le trajet. Un chauffeur enrôlé et grognon n'arrêtait pas de se plaindre des passants, des agents, du temps. Leurs méditations solitaires, devant les deux tombes, furent plus longues que les autres semaines. En quittant l'allée ils passèrent devant un tas de pierres brisées. On y voyait des fûts de colonne, des morceaux d'inscription: *regrets éternels...*, *à ma chère épouse...* Elle s'arrêta.

– Ce sont, dit-il, des concessions qui ont cessé d'être entretenues. Lorsqu'une tombe n'a reçu aucun visiteur pendant un certain nombre d'années et qu'elle tombe en ruines, on la démolit pour faire de la place.

– Etienne, dit-elle (et c'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom), je trouve ça tellement triste. Ces morts qui n'ont plus personne, dont nul ne garde le souvenir et qui meurent une seconde fois.

Il prit son bras et elle se serra contre lui.

Quand ils furent dans le taxi du retour, ils parlèrent d'un livre qu'il avait promis de lui prêter et il proposa de s'arrêter chez lui, pour le chercher. Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, elle entra dans son appartement. Les photographies de Lucile étaient sur toutes les tables, au mur, sur le bureau.

– Sentez-vous, dit-il, que cette maison morte se ranime depuis que vous y êtes entrée?

Elle devina qu'il allait lui demander de l'épouser et pensa qu'elle ne souhaitait pas que cela se passât dans cette chambre vouée au souvenir d'une autre.

– Que faites-vous ce soir? demanda-t-elle.

– Je n'ai pas de projets. Voulez-vous que nous dînions ensemble?

Elle dit oui de la tête, lui tendit sa main qu'il baisa et s'enfuit.

Seule dans la rue, elle erra quelque temps avant de rentrer chez elle. Etourdie, mais heureuse, elle s'étonnait de reprendre tant de goût à la vie.

Certainement, pensait-elle, Antoine n'aurait pas souhaité qu'à mon âge je renonce à l'amour... Il m'aurait conseillé de me remarier... Lui-même, si j'étais morte...

Tout cela était vrai, mais elle avait adopté une attitude, un deuil intransigeant, qui rendaient difficile d'annoncer, après un si court veuvage, aux amis, à la famille, une décision tout opposée. Et que dirait Amélie? A coup sûr elle blâmerait. Mais vivait-on pour les autres? Il faudrait faire un mariage très simple, sans bruit, et réduit aux cérémonies indispensables. Elle vit la robe qu'elle porterait ce jour-là, grise, avec un col blanc bien dégagé et un rappel de blanc à la ceinture.

DEVOIR:

1. Présentez les personnages de la nouvelle: Etienne Carlut et Gabrielle Constant.

2. Parlez de la vie de Lucile. Faites son portrait.

3. Qui volait les fleurs au cimetière? Quelle était la réaction des personnages principaux à ce fait?

4. Commentez la phrase de Sabine: «Les souvenirs sont destinés à nous faire vivre, non à nous empêcher de vivre, à nous donner du courage et non à nous en ôter.»

5. Faites la liste des mots inconnus (15 mots au minimum) et apprenez les.

6. Quelle impression gardez-vous de cette nouvelle?

CITATIONS

- «Ce que les hommes vous pardonnent le moins, c'est le mal qu'ils ont dit de vous.»
- «Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit. Il faut en avoir encore assez pour s'abstenir d'en avoir trop.»
- «Mais qui donc a dit qu'il était plus facile de mourir pour la femme qu'on aime, que de vivre avec elle?»
- «Le mélange de l'admiration et de la pitié est une des plus sûres recettes de l'affection.»
- «L'homme marié est une allumette qui ne s'allume que sur sa boîte.»
- «Les grands événements n'enlèvent pas leur charme aux petits plaisirs.» «Le véritable monde intérieur est le véritable monde extérieur.»
- «Les abus de la liberté tueront toujours la liberté.»
- «Il faut vivre pour autre chose que pour soi.»
- «Il y a dans tous les succès humains une part mal définie de bonheur.»
- «Le bonheur n'est jamais immobile; le bonheur c'est le répit dans l'inquiétude.»
- «On n'aime pas une femme pour ce qu'elle dit; on aime ce qu'elle dit parce qu'on l'aime.»

- «La mort ne peut être imaginée, puisqu'elle est absence d'images. Elle ne peut être pensée, puisqu'elle est absence de pensée. Il faut donc vivre comme si nous étions éternels.»
- «Au lieu de raturer sur un passé que l'on ne peut abolir, essayez de construire un présent dont vous serez ensuite fier.»
- «Ils avaient des goûts communs et des métiers différents: c'est la recette même de l'amitié.»
- «Le bonheur est une décision que nous prenons d'être heureux quoi qu'il arrive.»

Для приміток:

Навчальне видання

TESTAMENT et les autres nouvelles

Збірник текстів та завдань з французької мови
для самостійної роботи студентів 3–4 курсу,
які навчаються за напрямом підготовки 6.020303 – Філологія

У п о р я д н и к СМОЛЯНКІНА Світлана Володимирівна

В авторській редакції
Комп'ютерний набір *С. В. Смолянкіна*

Підписано до друку 14.12.2015. Формат 60×84/16.
Папір офсетний. Гарнітура «Таймс».
Ум. друк. арк. 3,72. Обл.-вид. арк. 4,03.
Тираж 26 пр.

План 2015/16 навч. р., поз. № 4 у переліку робіт кафедри

Видавництво
Народної української академії
Свідоцтво № 1153 від 16.12.2002.

Україна, 61000, Харків, МСП, вул. Лермонтовська, 27.